



Class

261.9's

Book

C139

General Theological Seminary Library

CHELSEA SQUARE, NEW YORK

Purchased from the fund bequeathed to the Seminary by
EUGENE AUGUSTUS HOFFMAN, D. D.

DEAN 1879-1902



ABBÉ J. CALVET

Le Problème Catholique
de
l'Union des Églises



PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
15, RUE CASSETTE, 15

1921



Le Problème Catholique

DE

l'Union des Eglises

ABBÉ J. CALVET

AGRÉGÉ DES LETTRES

PROFESSEUR A L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS
ET AU COLLÈGE STANISLAS

Le Problème Catholique

de

l'Union des Églises



PARIS
J. DE GIGORD, ÉDITEUR
15, RUE CASSETTE, 15

1921

67.9A
C139
83019

Nihil obstat

*Lutetiæ Parisiorum,
Die IX Junii, Anni MCMXXI,*

Y. DE LA BRIÈRE,
cens. dep.

IMPRIMATUR

Parisiis, die 22^a Junii 1921.

E. THOMAS,
vic. gén.

UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
JUN 22 1921

AVERTISSEMENT

Après les convulsions de la guerre, maintenant qu'il est urgent de réorganiser le monde dans la paix, bien des regards se portent sur le Christianisme dont la vertu n'est pas épuisée. Mais comme des divisions séculaires amoindrissent son influence, le problème catholique de l'union des Eglises chrétiennes pour le salut du monde se pose de nouveau devant les consciences. Le Souverain Pontife Benoît XV a manifesté son désir de voir les catholiques s'intéresser à cette question et prier pour l'unité. C'est ainsi que j'ai été amené à prêcher dans la chapelle des Prêtres de la Mission la neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte, instituée par Léon XIII pour obtenir l'unité du monde chrétien. Plusieurs de mes auditeurs m'ont demandé de laisser publier les instructions de cette neuvaine en une brochure de propagande. J'y ai consenti bien que ces brèves conférences soient par trop élémentaires et ne puissent rien apprendre aux chrétiens instruits. Je les donne telles qu'elles ont été prononcées, dans leur forme populaire et négligée, ayant uniquement en vue de faire naître dans les âmes le désir de l'unité chrétienne et de provoquer la prière, instrument efficace de l'union.

J. C.

Pour ceux qui désireraient s'instruire un peu plus avant, voici quelques ouvrages élémentaires qu'ils pourraient lire d'abord.

P. Martin Jugie : *La Prière pour l'Unité chrétienne*. Bonne Presse.

Chanoine Pisani : *A travers l'Orient*. Bloud.

Joseph Wilbois : *L'Avenir de l'Eglise Russe*. Bloud.

J. Calvet : *L'abbé Gustave Morel*. Librairie des Saints-Pères.

Vladimir Soloviev : *La Russie et l'Eglise Universelle*, Stock.

Michel d'Herbigny : *Vladimir Soloviev*. Beauchesne.

Paul Pierling : *La Russie et le Saint-Siège*, 4 vol. Plon.

Bulletin de l'Association Catholique pour la Réunion de l'Eglise Anglicane, 1 vol.

La Revue Anglo-Romaine, publiée par M. Portal, 3 vol.

Thureau-Dangin : *Histoire de la renaissance catholique en Angleterre au XIX^e siècle*.

Le Problème Catholique

de l'Union

des Églises chrétiennes

I

**L'Église fondée
par Notre-Seigneur Jésus-Christ
a été établie dans l'Unité.**

Nous commençons ce soir une neuvaine préparatoire à la Fête de la Pentecôte. Elle a pour but de disposer vos âmes à recevoir la visite du Saint-Esprit qui est charité et union. Elle sera orientée toute entière vers le problème catholique de l'Union des Églises chrétiennes. En choisissant ce sujet je n'ai pas obéi à un sentiment de piété personnelle, ni même au désir de traiter une question dont l'actualité semble devenir pressante. Mais je me suis conformé à la volonté maintes fois manifestée de l'Église et de ses chefs. L'Église romaine, gardienne de la tradition catholique, mérite aujourd'hui, comme aux premiers siècles, l'éloge que lui adressait du fond de l'Orient, Ignace d'Antioche : elle est « la présidente de l'amour ». Elle a souffert au cours de son histoire des déchirements de la haine et, s'il

y a quelque chose de net dans la continuité de son action, c'est l'effort qu'elle a toujours fait pour sauver l'amour en rétablissant l'unité dans la charité. Sa pensée unificatrice, qui est sa pensée traditionnelle, s'est manifestée avec un particulier éclat à la fin du dernier siècle, sous le pontificat de l'illustre pape Léon XIII. Je n'ai pas à vous raconter ce soir tout ce que Léon XIII a fait pour procurer l'unité du monde chrétien. Sa vaste intelligence, éclairée par l'esprit de Dieu, voyait bien que cette unité ne pouvait pas naître en une heure et il disait que ce serait la tâche du xx^e siècle. Mais précisément parce qu'il voyait dans le réel les conditions de l'unité, il jeta les bases de l'action future, d'une action de longue portée, dans deux immortelles encycliques *Provida Matris* du 5 Mai 1895 et *Divinum illud* du 9 Mai 1897 (1). Par la première il instituait cette neuvaine préparatoire à la fête de la Pentecôte et il demandait que pendant cette neuvaine la piété des fidèles fût dirigée vers cette question de l'unité chrétienne et que des prières fussent dites chaque jour pour la procurer en réalité. Dans la seconde il insistait avec solennité : « Nous décrétons donc et nous ordonnons que dans tout le monde catholique, cette année et toutes celles qui suivront, une neuvaine soit faite avant la Pentecôte dans toutes les églises paroissiales et dans les autres églises et sanctuaires. A tous ceux qui auront pris part à cette neuvaine et prié à nos intentions, nous accordons une indulgence de sept ans et de sept quarantaines pour chaque jour, puis une indulgence plénière pour l'un de ces jours, la fête même de la Pentecôte ou l'un des jours de l'Octave à tous ceux qui s'étant confessés et

(1) Voir pièces justificatives, page 103.

ayant fait la sainte communion prieront pieusement à nos intentions. » L'ordre est formel ; nous obéissons à un ordre du Souverain Pontife en vous invitant à prier pour l'unité chrétienne.

A plusieurs reprises, Sa Sainteté le Pape Benoît XV a manifesté que la pensée de Léon XIII qui lui a été transmise comme l'œuvre du ^{xx}^e siècle, était au premier plan de ses préoccupations. Il a vu qu'après l'horrible guerre qui a bouleversé le monde, cette œuvre d'union était plus nécessaire que jamais ; et, jetant sur l'univers chrétien un regard qui néglige les frontières politiques pour ne voir que les âmes croyantes, il a appelé tous les peuples chrétiens à la concorde, à la charité, à l'union. Nous répondons à son appel, et, en priant pour l'unité, nous réalisons le vœu le plus cher de son cœur de Père.

Cette prière pour l'unité dans la charité est bien à sa place dans cette chapelle qui conserve le corps du grand apôtre de la charité, Saint-Vincent-de-Paul. Si par les qualités de son esprit, il est, peut-on dire, le plus français de tous les Saints, il est aussi un des plus humains et des plus universels par la chaleur et par l'étendue de son cœur. C'est sous son patronage que nous commençons cette neuvaine et vous aurez soin de l'invoquer chaque jour afin qu'elle porte des fruits pour chacun de nous et pour l'Église.

Ainsi donc, au nom de notre sainte mère l'Église Catholique Romaine, nous adressons avec tout notre cœur un appel pour l'union — à qui donc ? à tous ceux qui croient en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui acceptent son message, qui se proclament ses disciples et qui veulent réellement obéir à ses volontés, suivre sa parole et vivre de sa vie. Tous ceux-là, quels qu'ils soient, doivent d'abord se dire que le

grand commandement de Jésus c'est le commandement de l'unité par l'amour, si bien qu'il serait vain pour nous de nous proclamer ses disciples, si nous n'étions pas décidés à l'unité comme au premier de nos devoirs. C'est là une vérité capitale, trop obnubilée dans certains esprits, sur laquelle il faut nous arrêter quelques instants ce soir. Si elle est bien sentie et bien comprise, il me semble que le problème catholique de l'union des Églises chrétiennes sera plus facile à résoudre, parce qu'il sera posé sur son véritable terrain : la volonté de notre chef bien-aimé.

Cherchons l'expression de la volonté de Jésus. Je la trouve dans les paroles qu'il a adressées à ses disciples de choix, aux apôtres, aux colonnes de l'Église future, dans la circonstance la plus solennelle de sa vie. Il les avait réunis pour le banquet eucharistique et, après avoir institué et donné aux siens le sacrement de l'amour, il leur fit ses adieux, leur fit connaître sa pensée la plus chère, celle qu'on dit à la dernière heure, celle qui se garde religieusement comme un testament. A ce testament il donna la forme d'une prière liturgique adressée au Père. Cette forme communiquait à sa pensée une solennité plus grande encore. Sa prière sortait du temps : Jésus considérant son œuvre rédemptrice comme achevée et son Église comme établie, voit dans la suite des temps et d'un seul regard le développement de cette Église. Il a voulu — cela est évident dans l'Évangile et je ne traite pas ce problème ce soir — il a voulu établir une Église visible, une société réelle avec des chefs, un sacerdoce hiérarchique, un gouvernement, une autorité doctrinale et disciplinaire. Cette Église vivra dans le temps, chargée de continuer parmi les hommes le bienfait de la Ré-

demption, de l'étendre chaque jour à un plus grand nombre, afin que transformés par la grâce, fruit de la Rédemption, tous ceux qui y sont appelés puissent entrer dans le royaume du Père. Il était venu prêcher ce royaume, appeler les hommes au royaume de Dieu. L'Eglise visible et organisée qu'il fonde maintenant est une première réalisation, une réalisation commencée du royaume ; c'est déjà le royaume des enfants de Dieu. C'est donc cette Eglise se développant dans la suite des temps qu'il aperçoit à cette heure solennelle où il parle au Père devant ses apôtres pour leur laisser son testament. Ecoutons ce qu'il dit ; c'est de nous qu'il s'agit dans cette prière sacrée, c'est de tous les chrétiens, quelle que soit leur confession quelle que soit la contrée du monde où ils habitent.

« Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie, puisque tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il donne à tous ceux que tu lui as confiés, la vie éternelle. J'ai manifesté ton nom à ceux d'entre les hommes que tu m'as donnés en ce monde ; ils étaient à toi et tu me les as donnés ; ils ont gardé ta parole. Je prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, car ils sont à toi... Père saint, garde en ton nom ceux que tu m'as donnés, afin qu'ils soient un comme nous. Je leur ai communiqué ta parole et le monde les hait, parce qu'ils ne sont pas du monde. Comme tu m'as envoyé dans le monde, je les envoie aussi dans le monde... Mais je ne prie pas seulement pour eux, je prie aussi pour tous ceux que leur parole conduira à croire en moi ; afin qu'ils soient aussi un en nous et qu'ainsi le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé... Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée afin qu'ils soient un

comme nous sommes un, moi en eux et toi en moi, afin qu'ils atteignent la perfection de l'unité, et que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimé. Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis ils soient avec moi » (1).

Dans cette prière sacrée, frémissante d'amour et d'éternité, il y a un mot qui revient pour ainsi dire à chaque phrase, un vœu qui résume tous les autres vœux, une préoccupation qui impose sa forme à toutes les idées : c'est le mot d'unité, c'est le vœu de l'unité, c'est la préoccupation de l'unité. Jésus insiste, parce qu'il prévoit les divisions qui vont compromettre son œuvre ; et de grands penseurs ont estimé que ce sentiment de la division future, manifestation des égoïsmes et des haines, avait été le grand tourment de l'agonie du jardin. Ici, sa voix implorante et dominatrice répète le mot d'unité pour qu'il reste jusqu'à la fin des temps dans la conscience de tous ses disciples. Et ce mot d'unité, chaque fois qu'il le répète, il y ajoute quelques déterminations qui en fixent la nature. Il ne s'agit pas simplement de l'unité de croyance, il ne s'agit pas d'une vague unité d'inspirations, d'une unité même d'action ; l'unité dont il est question ici est analogue à celle du Père et du Fils, c'est donc l'unité créée par l'amour. Elle exclut donc toute mésentente, toute mésintelligence, toute froideur, toute indifférence. C'est une unité organique et intime, une unité de nature, puisque le Père et le Fils n'ont qu'une même nature. Quand il s'agit de l'Église, cette unité étant organique et de nature, implique donc non seulement la même foi, mais aussi le même

(1) Joa., XVIII.

magistère, la même discipline, le même culte, les mêmes sacrements, la même grâce assemblée dans un unique trésor où tous les disciples de Jésus puisent fraternellement — et où ils puisent également avec la grâce un même amour qui se manifeste au dehors d'une manière visible et les constitue aux yeux du monde, réellement et matériellement, en société de frères. Les paroles de Jésus ne seraient qu'un vain bruit de mots si elles n'avaient pas ce sens. Jésus a donc demandé solennellement au Père. Jésus a donc voulu que tous ses disciples soient unis par l'amour et par la communauté de la vie religieuse dans l'Église visible. C'est là une vérité qui ne se discute pas.

Cette vérité suffit pour imprimer à tous les cœurs chrétiens le besoin de l'unité.

Mais continuons à étudier la prière de Jésus ; et voyons sur quelles raisons il appuie sa volonté d'union. Ces raisons la rendent encore — pour nous — plus évidente et plus impérieuse.

Le premier motif de l'union c'est qu'elle est nécessaire pour le salut. Jésus veut que ses disciples soient un jour avec lui dans le Ciel ; il veut qu'ils obtiennent la vie éternelle, dans le royaume du Père. C'est pour cela qu'il est venu, pour recruter les citoyens du royaume de Dieu. Mais comme il l'a dit clairement à maintes reprises, nul ne peut entrer dans le royaume s'il n'observe la loi et la loi se ramène en définitive au commandement de l'amour : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toutes tes forces, tu aimeras ton prochain comme toi-même.* La charité, c'est cette livrée qu'il faut revêtir pour entrer au festin ; sans la charité, toutes les autres vertus, tous les autres privilèges ne serviraient de rien, pas même la foi. Si par impossible, la foi

existait, intégrale, parfaite, sans la charité, elle ne suffirait pas à ouvrir les portes du royaume. Ces portes ne s'ouvrent que devant l'amour. Or l'unité est la manifestation la plus claire de l'amour. Là où il y a amour, charité vraie, il y a au moins tendance à l'unité, désir de l'unité. Que si nous constatons au contraire des divisions, des colères, des récriminations aigres, des suspicions, des préjugés, entre chrétiens, il est bien évident que là il n'y a point de charité ; il n'y a pas même la charité commencée, celle des cœurs qui ne s'ouvrent pas spontanément par l'amour mais qui sont entr'ouverts par la volonté qui sait le devoir d'aimer et qui veut aimer ; pas de charité, pas même une charité commencée pour les enfants de Jésus-Christ, il n'y a donc pas la condition essentielle du salut. Jésus demande donc l'unité, parce que sans l'unité, ses enfants s'abandonneront à la haine et périront, et sa rédemption sera inutile. Voilà pourquoi il insiste, pour ainsi dire d'une voix angoissée, et demande au Père l'unité chrétienne, l'unité dans l'amour ; elle est la condition du salut du monde.

Une autre raison que donne Jésus comme pour justifier sa volonté d'unité, c'est que l'unité sera devant le monde à convertir la preuve de la divinité de son Église. Il le dit à plusieurs reprises : *afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé ; afin que le monde sache que tu m'as envoyé et que tu les as aimés comme tu m'as aimés*. De la même manière il dit ailleurs : *tous connaîtront que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres*. Il est évident que l'unité dans la charité est la preuve apologétique décisive. Dans un monde divisé, parmi des hommes que tant de haines précipitent les uns contre les autres, Jésus apporte une religion nou-

velle, la religion de la charité. Cette charité qu'il prêche, ceux qui se déclarent ses disciples la réalisent-ils ? Tout est là. S'ils se montrent capables de s'aimer malgré les haines instinctives, c'est que le Dieu d'amour vit en eux et les transforme. Si malgré les malentendus historiques, si malgré les frontières des races et des politiques, tous ceux qui à travers le monde veulent suivre Jésus, se montrent capables de s'aimer et de s'unir dans une Église de charité, c'est là le miracle éclatant et permanent : l'Église est divine si elle réalise l'unité des croyants. Et quel homme de bonne volonté pourra résister à la force de ce miracle ?

Mais si les enfants de Jésus-Christ au lieu de présenter le spectacle de cette unité vivante par l'amour, ne peuvent offrir que des divisions, des groupes morcelés, dressés les uns contre les autres, s'invectivant et se condamnant — et se réclamant tous cependant de la charité du Christ — quel scandale pour les faibles, pour les hésitants qui jugent l'œuvre de Jésus à ses résultats ! Et s'il est téméraire dans des matières si difficiles d'avancer une opinion personnelle, il n'est pas défendu cependant de risquer à titre d'hypothèses ce que l'on voit découler clairement de la pensée nette de Jésus. Eh bien ! je crois que si au xviii^e siècle, l'Europe chrétienne a si facilement perdu la foi, je crois que cela vient surtout du scandale des divisions et des querelles religieuses : Voltaire l'a dit, ainsi que Diderot et d'Holbach ; et ils voyaient clair. Et le christianisme fait des progrès si lents à ses frontières sur le mahométisme et sur les religions de l'Inde et de la Chine, c'est qu'il ne se présente pas comme un faisceau uni par la charité de Jésus, mais comme un ensemble de groupements divergents et hostiles. Responsabilité

effroyable à porter pour ceux qui entretiendraient la division ! L'humanité entière doit être conquise à Jésus, mais elle ne pourra être conquise que par un christianisme devenu vraiment catholicisme, c'est-à-dire uni dans l'amour. Que votre règne arrive ! tous les chrétiens de toutes les Églises répètent la parole sacrée ; mais le règne de Jésus n'arrivera à ceux qui l'ignorent que le jour où tous ceux qui le connaissent auront décidé de s'aimer et de s'unir. Voilà pourquoi Jésus qui veut gagner tous les hommes pour le royaume de son Père, parce qu'il les aime tous, voilà pourquoi Jésus dans son adieu à ses Apôtres insiste tant sur le devoir de l'unité.

Enfin Jésus donne un autre argument moins élevé pour ainsi dire et plus utilitaire. En parlant du groupe choisi à son Père, il lui dit : le monde les hait parce qu'ils ne sont pas du monde. Le monde c'est le royaume du mal, le royaume de Satan. Quiconque entre dans le royaume de Dieu se sépare du monde ouvertement et par conséquent il sera en butte à sa haine. Il sera en butte à sa haine fatalement ; c'est inéluctable, à tel point qu'on peut dire que cette haine du monde est la marque que ceux qui en sont l'objet se trouvent dans la véritable voie. Je doute de la correction religieuse d'une communion chrétienne si je vois les puissances du mal, ennemies nées de l'œuvre de Jésus, lui témoigner trop de bienveillance ou surtout lui proposer une alliance contre d'autres chrétiens. Ceux pour qui Jésus n'a pas prié ne peuvent que haïr ceux pour qui il a prié. Les effets de cette haine, le regard prophétique de Jésus les voyait comme nous les constatons au cours de l'histoire et en particulier de notre temps. C'est une coalition des passions, des haines, des intérêts, de tous les

instincts matérialistes, de toutes les puissances que Jésus nomme d'un seul mot, le monde, c'est une coalition mondiale de toutes ces puissances contre l'œuvre de Jésus qu'elles veulent détruire par tous les moyens. C'est le royaume de Dieu qui est menacé dans le monde, c'est l'Évangile qui est attaqué ouvertement. Pour résister à cette marée, il faut que tous ceux qui se disent chrétiens dans le monde, s'unissent pour la résistance; divisés ils sont perdus; isolés ils sont impuissants; unis ils vaincront. Le matérialisme s'attaque au christianisme; il sera vite refoulé si le christianisme est un catholicisme uni dans l'amour et ne présente dans le monde entier qu'un front unique. Chrétiens, qui que nous soyons, nos intérêts sont solidaires; et si ce mot, même idéalisé par de nobles réalités a quelque chose de trop bas, je dirai, nous sommes solidaires dans la défense de l'œuvre de Jésus. Jésus le savait bien ce danger terrible que nous feraient courir au début du xx^e siècle les divisions, l'émiettement spirituel; voilà pourquoi dans l'adieu solennel à ses Apôtres, il supplie le Père de les garder unis, de les consommer dans l'unité.

La prière de Jésus que nous rapporte saint Jean n'est pas un acte isolé dans le plan chrétien. C'est la prière eucharistique. Jésus victime d'amour sur nos autels. sur les autels de l'Eglise, de toutes les Eglises chrétiennes qui ont de vrais prêtres, la répète tous les jours. Tous les jours, Jésus demande à son Père l'unité du monde chrétien pour que le monde chrétien soit sauvé, pour que les hommes reconnaissent que son œuvre est divine et pour que son œuvre résiste aux assauts de l'ennemi. Qui est-ce qui refusera d'entendre cette voix à la fois suppliante et impérieuse qui pour de si graves motifs nous appelle

à l'unité salvatrice ! En tout cas, nul chrétien ne peut ignorer que Jésus veut l'unité de tous les chrétiens et que quiconque résiste ouvertement à sa volonté ne peut plus se dire son disciple. Ce point bien acquis éclairera nos méditations ultérieures. Prions avec Jésus pour que tous les cœurs s'ouvrent aux sentiments fraternels qui préparent la sainte charité.

II

La mission du Saint-Esprit dans l'Eglise est une mission d'unité.

Pendant les dernières heures qu'il passe avec ses apôtres — nous l'avons vu — en leur faisant ses adieux, Jésus leur laisse comme un testament, un vœu ardent de son cœur, une volonté manifeste de son esprit rédempteur : il souhaite que ses disciples soient consommés dans une unité parfaite, il veut que tous les croyants soient rassemblés dans une société parfaitement unie. Cette union est nécessaire parce qu'on ne comprend pas la charité si elle n'aboutit pas à l'unité et que la charité est nécessaire au salut — parce que le monde superficiel et grossier ne reconnaîtra le caractère divin de l'Eglise que s'il peut voir et toucher le miracle de la charité dans l'unité — enfin parce que l'Eglise doit être unie pour résister aux assauts des puissances ennemies dont Jésus appelle la coalition du nom de monde. Ce désir divin de l'unité, appuyé sur de si fortes raisons, Jésus le laisse à ses apôtres comme un testament ; c'est donc qu'il va les quitter, ayant terminé ici-bas sa mission qui était d'appeler les hommes au royaume après les avoir délivrés du joug du démon, et de fonder l'Eglise chargée d'appliquer les fruits de sa mission.

Mais quoique Jésus quitte les hommes, sa mission étant terminée, il ne va pas les abandonner, les livrer

à eux-mêmes et aux incertitudes de leur esprit. De son œuvre qui est l'Eglise il ne sera jamais absent : *voilà que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Il y sera, dans son Eglise, d'une manière invisible et intime par son Esprit, par l'Esprit de Dieu, dont il parle ouvertement à ses apôtres et qu'il promet de leur envoyer, revenant à plusieurs reprises sur ce sujet au cours de la séance des adieux. Relisons les textes les plus décisifs.

« Je vous ai dit ces choses pendant que j'étais avec vous. Mais le Défenseur, l'Esprit-Saint que mon Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses et qui vous rappellera tout ce que je vous ai dit... Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Voici mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres comme jè vous aimais... Quand sera venu le Défenseur que je vous enverrai de la part du Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi ; et vous aussi vous êtes mes témoins parce que vous êtes depuis le commencement avec moi...

« Et maintenant je m'en vais près de Celui qui m'a envoyé et aucun de vous ne me demande : Où vas-tu ? Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse a rempli votre cœur. Cependant, je vous dis la vérité : il est bon pour vous que je m'en aille. Car, si je ne m'en vais pas, le Défenseur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde à propos de péché, à propos de justice et à propos de jugement. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand il sera venu, l'Esprit de la Vérité, il vous fera pénétrer dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu et il vous

annoncera les choses à venir. Il me glorifiera parce qu'il prendra du mien ce qu'il vous annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi ; voilà pourquoi je vous ai dit qu'il prendra du mien ce qu'il vous annoncera » (1).

Ces paroles décisives prononcées par notre Divin Maître s'imposent à notre méditation. Elles définissent d'une manière divine la mission du Saint-Esprit parmi les disciples de Jésus et dans l'Eglise. Le Saint-Esprit, l'Esprit de Dieu va collaborer à l'œuvre de notre salut qui se trouvera ainsi être l'ouvrage plein d'amour des trois personnes de la Sainte-Trinité. Le Père avait créé les hommes pour la justice et pour le bonheur qu'ils perdirent par leur faute. Reprenant l'œuvre du Père, le Fils racheta les hommes déchus et les appela à la conquête du royaume de Dieu par le moyen de la grâce qu'il avait méritée dans sa Rédemption. Le Fils, sa mission terminée, reprend sa place dans la gloire, et alors le Père et le Fils envoient le Saint-Esprit, l'Esprit qui est le lien d'amour et de lumière unissant le Père et le Fils, ils l'envoient pour qu'il continue et achève la mission du Fils et amène définitivement les hommes au royaume du Père. Sa mission diffère de celle du Fils : celle du Fils était temporaire, celle de l'Esprit-Saint durera autant que le monde : uni à l'Eglise, il ne l'abandonnera jamais ; celle du Fils était visible et extérieure, celle de l'Esprit est invisible et toute intérieure. Essayons à la lumière de la parole évangélique de nous rendre compte des modalités de cette mission et nous verrons, en avançant, que par toutes ses activités elle se

(1) Joa . xiv et xvi.

ramène à l'union et se résout à procurer l'unité du monde chétien.

L'Esprit, le Paraclet, le Consolateur, ayant établi sa demeure dans l'Eglise fondée par Jésus aura d'abord pour mission de rappeler à cette Eglise la parole de Jésus, son enseignement touchant les vérités qu'il faut croire pour être sauvé. Le danger principal que rencontre en effet et que rencontre inévitablement dans ce monde toute doctrine morale, lui vient de notre faculté d'oublier. L'homme superficiel et changeant perd peu à peu de vue les enseignements qu'il a considérés un moment comme fondamentaux ; il les oublie d'autant plus volontiers qu'ils contrarient davantage ses passions. Ses passions lui fournissent à tout instant des moyens d'oublier ; et fertiles en expédients, aux principes ainsi obscurcis chaque jour par l'habitude, elles substituent d'autres principes plus flexibles et plus commodes, qui ressemblent extérieurement aux premiers et que, de bonne foi, on finit par confondre avec eux. Ainsi peu à peu le caractère original d'une doctrine austère s'efface et s'affadit et les hommes glissent, sans s'en douter dans une religion toute naturelle. Et comme les passions sont diverses suivant les races, les individus et les époques, ces déformations d'une même doctrine sont différentes, si bien, qu'après plusieurs siècles écoulés, elle paraît avoir donné naissance à une foule de familles qui n'ont plus rien de commun que leur origine. Fatalement la doctrine de Jésus aurait connu cette dégradation, si l'Esprit Divin qui anime l'Eglise n'avait pour mission de rappeler en toutes circonstances, l'originalité et l'austérité de l'enseignement du Sauveur — qui est un, le même pour toutes les races, pour tous les individus. Ce rappel de la parole du

Maître, par les Lettres apostoliques, par les décisions des Conciles, sauve la doctrine en lui conservant son unité. C'est parce qu'elle reste une, qu'elle reste intacte. Toute division est une altération et un germe de mort. Ainsi sur ce point, la mission de l'Esprit est une mission d'unité.

Il doit ensuite, nous dit Jésus, expliquer sa parole, la faire comprendre. Aux hommes charnels cette parole semble obscure et ambigüe ; les apôtres eux-mêmes, bien qu'ils aient passé trois ans dans la société du Maître, s'ils sont abandonnés à leurs propres forces, s'avèrent incapables d'en pénétrer la portée et ils l'interprètent en sens divers. Jésus qui connaissait l'humanité, qui savait cette maladie des esprits critiques, disputeurs et ergoteurs, savait aussi que sa parole serait expliquée et interprétée de manières fort diverses et qu'elle donnerait lieu à des discussions sans fin. A cette manie de dogmatiser sans règle et sans frein, manie qui finirait par morceler à l'infini, par pulvériser et par détruire sa pensée, il fallait mettre une limite. L'Esprit de Dieu, le Paraclet, qui habite dans l'Eglise a pour mission d'ouvrir l'intelligence de ses chefs sur la véritable signification de la parole de Jésus. Quand des discussions s'élèvent dans son sein, quand l'hérésie et le schisme établissent des doctrines particulières, quand les divisions éclatent et déchirent l'Eglise, l'Esprit divin remplit sa mission et par la voix de ceux qu'il inspire, il fixe le vrai sens de la parole du Maître. Comme ce sens est évidemment unique, le proclamer, c'est proclamer l'unité ; et ici encore, la mission de l'Esprit-Saint, interprétant l'enseignement de Jésus, est une mission d'unité.

Enfin, dit formellement Jésus, l'Esprit sera chargé de compléter son enseignement. Sa révélation à lui

n'était donc pas totale. Il avait dit à ses apôtres les principes essentiels qui devaient servir de base à l'Eglise; sa mission à Lui étant terminée, l'Eglise allait maintenant s'organiser sous la direction et sous l'inspiration du Paraclet; et c'est dans le domaine de cette organisation, dans les détails de la vie de la nouvelle société, que l'Esprit allait apporter son enseignement particulier, sa révélation propre. Cet enseignement ne serait qu'un développement de celui de Jésus, une sorte d'application de cet enseignement à la réalité mouvante, il n'en constituerait pas moins à côté des leçons explicites du Maître, une autre source de doctrine chrétienne que nous appelons la Tradition. Vous voyez immédiatement l'importance de cette mission du Saint-Esprit. Une société comme l'Eglise qui est établie pour conduire les hommes au royaume de Dieu en leur distribuant la grâce de Jésus, doit régler le rythme d'une vie complexe et multiforme et les gestes en nombre quasi infini de l'activité religieuse. Combien la diversité des races, des milieux, des époques, des individus, introduirait ici fatalement de variété et amènerait la vie chrétienne à une agitation mouvante et capricieuse! Il fallait au début, à l'âge de l'organisation, à l'âge apostolique, fonder une tradition qui s'imposerait à tous et garderait à la physionomie chrétienne son unité fondamentale. La Révélation de l'Esprit, aussi autorisée que celle du Fils, jouait ainsi ce rôle d'organisation — et vous le voyez, par la force des choses, pour être elle-même, pour être ce que Dieu voulait qu'elle fut, cette Révélation était une force d'union et se résolvait dans l'unité.

Comme nous l'avons vu dans les paroles de Jésus, le Paraclet n'a pas seulement une mission d'ensei-

gnement, il a aussi une mission de défense. Il est le protecteur de l'Eglise. Il la défendra contre les puissances du monde liguées pour la combattre et assurera son triomphe. Il prouvera que le monde est coupable de péché en refusant de croire à l'œuvre de Jésus dont les caractères historiques, accessibles à tous, attestent la divinité. Il prouvera la justice qui était en Jésus et qui a été méconnue par les Juifs : il était vraiment le Fils de Dieu et il avait vraiment le droit de remonter au Ciel et de prendre sa place dans la gloire à la droite du Père. Il prouvera que le jugement porté contre Jésus était inique et que le crime condamnait l'innocence. Comment faut-il entendre cette apologétique puissante de l'Esprit de Dieu qui fera triompher l'Eglise devant le monde et l'imposera même au respect de ses ennemis ? Il ne s'agit pas ici évidemment d'un triomphe temporel, d'une domination de l'Eglise sur les princes et les peuples de l'univers. Ces perspectives charnelles sont totalement étrangères à la pensée de Jésus ; il s'agit d'un triomphe tout spirituel. L'Esprit de Dieu animant l'Eglise, inspirant ses actes, sanctifiant les âmes, fera éclater d'une manière si décisive sa sainteté, sa bienfaisance et sa puissance surnaturelle, que ceux même qui la combattent seront obligés de reconnaître qu'elle n'est pas une institution humaine et qu'elle porte en elle le cachet du divin. Or, quel est l'argument décisif par lequel l'Eglise s'imposera ainsi au jugement des hommes ? c'est par la perfection de l'amour ; si elle réalise en elle ce que les hommes regardent comme impossible, la charité, qui fait tomber les malentendus et les barrières et unit tous les hommes fraternellement, ce jour-là l'humanité émue et vaincue s'agenouillera devant l'œuvre de Jésus. Ici donc

encore, cette mission protectrice et apologétique de l'Esprit, se révèle comme une mission d'unité.

Faire triompher l'Eglise devant le monde c'est un but extérieur ; la vivifier c'est le moyen intérieur. L'esprit la vivifie en faisant arriver par une multitude de canaux mystérieux la grâce de Jésus-Christ jusqu'à chacune des âmes qui constituent la société sainte. Ainsi la mission du Saint-Esprit, collective dans son principe, devient, dans son exercice, individuelle. Par quel moyen l'Esprit divin met-il à la portée des âmes la grâce vivifiante de la Rédemption ? Il aurait pu toucher les âmes par des moyens mystérieux dépendant de sa seule volonté. Mais Jésus avait voulu nous traiter en hommes, composés d'un corps et d'une âme, d'une âme engagée dans la matière, voilà pourquoi il a attaché la grâce à des signes sensibles que nous pouvons voir et toucher, aux sacrements. D'ailleurs ces signes extérieurs sont la manifestation de l'unité dans l'Eglise visible et Jésus a voulu que l'Eglise fut une société aux cadres définis et tangibles. Voilà pourquoi l'Esprit divin se sert du sacerdoce régulièrement institué et des sacrements administrés par ce sacerdoce au nom de l'Eglise, pour distribuer la grâce aux fidèles de Jésus-Christ. Sans doute Dieu reste le maître de ses grâces et il peut les donner par d'autres moyens ; mais normalement, aux hommes vivant dans des conditions normales, il ne donne sa grâce que par ce moyen visible, le sacerdoce et les sacrements. Ainsi la vie chrétienne et le salut chrétien sont impossibles hors de l'Eglise ; nous sommes les branches du grand arbre dans lequel circule la sève divine ; tant que nous adhérons au tronc nous recevons la sève de vie ; si nous avons le malheur de nous en séparer, nous tombons au rang du bois

mort que le passant foule aux pieds. L'Esprit divin, distributeur de cette grâce et de cette vie divine se révèle ainsi comme un puissant agent d'unité : par ses paroles mystérieuses et pressantes il appelle à lui tous les groupements qui désirent vivre de la vie du Christ, mais qui s'étant séparés du tronc et ayant perdu le sacerdoce ont rompu la communication avec la source et tari les canaux qui leur amenaient la grâce.

Cette grâce divine que l'Esprit divin dans l'Eglise distribue aux fidèles pénètre dans l'âme de chacun de nous. Alors le Paraclet, protecteur de l'Eglise prise en corps, devient le protecteur particulier de chaque membre de l'Eglise. Il s'installe en nous, dans ce temple intérieur de nos âmes ; toute chétive qu'est cette demeure, il y reste et s'y complait. D'une manière continue, il y travaille ; il la rebâtit sur un nouveau plan, la transforme, l'orne et l'enrichit. Peu à peu, si nous voulons y consentir et collaborer avec lui, il élabore en nous une ressemblance avec le Fils. Pour être dignes d'entrer un jour dans la lumière du royaume, il faut que nous devenions de la nature de la lumière ; pour être un jour acceptés par le Père comme cohéritiers du royaume, il faut que nous devenions semblables au Fils qui est héritier de toute éternité. C'est donc la même image que l'Esprit divin fait naître dans toutes les âmes ; c'est vers le même idéal qu'il les soulève toutes ; toutes, elles montent vers le même Dieu, et à mesure qu'elles s'en approchent parce qu'elles lui ressemblent un peu plus, elles se ressemblent aussi un peu plus entre elles. Le terme de cette évolution sera l'unité parfaite des enfants de Dieu dans le royaume éternel. Vous voyez qu'ici encore l'Esprit de Dieu nous apparaît comme un ouvrier d'unité.

C'est vraiment vers l'unité qu'il appelle le monde. Il est là invisible et présent, planant sur l'humanité comme au commencement des choses il planait sur le chaos pour l'ordonner. Dans le chaos des races et des passions, il remplit aujourd'hui le même rôle d'ordonnateur et d'organisateur dont le Père et le Fils l'ont chargé dans le monde racheté. Le travail qu'il opère n'apparaît peut-être pas dès l'abord et il semble que nous ne sommes encore, après vingt siècles, qu'à l'aurore de l'ordre. Nous souffrons même, dirait-on, de troubles violents et barbares que d'autres époques plus reculées n'ont pas connus. C'est une illusion ; un esprit ouvrier travaille la masse humaine, et la civilisation morale progresse, c'est-à-dire que nous marchons vers l'unité. Les races s'affrontent et se déchirent ; mais au lieu que ces luttes fratricides étaient considérées autrefois comme une loi, toute conscience aujourd'hui les condamne comme anormales et immorales ; et tous les hommes, maladroitement parfois, mais avec une bonne volonté évidente s'appliquent à réaliser l'unité des races et des nations humaines. Ce désir et ce besoin de l'unité, senti par tous, voilà le progrès. Certes, nulle part, il n'est senti plus profondément que dans le monde chrétien : aujourd'hui plus qu'hier nous sentons que tous les chrétiens doivent être unis dans une Eglise visible ; aujourd'hui plus qu'hier nous voulons réaliser cette union et nous sommes prêts à souffrir pour la réaliser. Voilà le progrès. Voilà le travail de l'Esprit unificateur dans le monde.

Puisqu'il est certain que l'Esprit divin veut l'unité et travaille à l'unité, je dirai à tous ceux qui se réjouissent de sentir dans leur cœur sa divine présence, je leur dirai avec saint Paul : *Ne contristez pas l'Es-*

prit de Dieu dont vous êtes marqués ; suivez au contraire son impulsion et allez vers l'unité qui est son but. Et à tous ceux qui désirant ce but ne se décident pas à faire effort pour l'atteindre parce qu'ils considèrent cet idéal comme irréalisable, je citerai l'acte de foi que nous faisons tous les jours dans la puissance de l'Esprit de Dieu : *Emitte spiritum tuum et renovabis faciem terrae*. Oui malgré tous les obstacles, l'Esprit divin renouvellera la face de la terre, et un jour, plus tard, bientôt si nous savions le vouloir et si nous le méritions, la terre verra ce miracle, l'unité organique des croyants, et entraînée par ce miracle de charité, l'unité fraternelle de tous les hommes.

III

Les péchés contre l'unité ; le schisme ; la résistance à l'Union.

La Trinité sainte nous a créés pour l'unité. Le Fils de Dieu en fondant son Eglise, a voulu l'unité de tous ses enfants. L'Esprit de Dieu a reçu la mission de réaliser cette unité visible, et il y travaille d'une manière puissante et mystérieuse.

A cette volonté divine, comment les hommes ont-ils répondu ? C'est le moment de jeter un regard sur le monde chrétien, et de considérer le triste spectacle qu'il a donné au cours des siècles. Il a résisté à la volonté de Dieu, il a péché contre l'unité ; et là où Dieu voulait l'ordre de l'unité, il a établi le désordre de la désunion et de la discorde.

L'histoire chrétienne des quatre premiers siècles est l'histoire de discordes doctrinales fort violentes. Il convient de ne pas s'en étonner. L'Eglise avait fait des progrès rapides et prodigieux ; elle s'organisait ; elle fixait sa doctrine et sa discipline ; et dans un monde qui n'avait connu jusque-là que des religions nationales, voire même des religions locales, elle apportait cet idéal nouveau d'une religion unissant les hommes frères par dessus les frontières de race, et les frontières politiques. Quoi d'étonnant dès lors, si le particularisme local s'excite, se donne carrière et entrave l'organisation et l'unification par des chicanes chaque jour renouvelées.

La plus âpre de toutes ces querelles, se livre comme il est naturel autour de la personne du divin fondateur de l'Eglise : l'arianisme, qui faisait de Jésus une créature d'essence supérieure, mais une créature et pas un Dieu, s'étendit comme une épidémie dans le monde oriental et menaça un moment d'atteindre l'Eglise dans son fondement même. Les Pères du Concile de Nicée écartèrent le danger arien ; mais des doctrines issues de l'arianisme ou analogues à l'arianisme, n'en persistèrent pas moins, et au ^{ve} siècle, nous voyons se détacher de l'unité chrétienne deux tronçons importants les Nestoriens et les Monophysites, qui durent encore, et qui ont enlevé à l'unité voulue par le Christ, les Nestoriens, la Perse, les Monophysites, l'Ethiopie. Voilà le premier péché contre l'unité, voilà la première déchirure douloureuse, la première de ces déchirures que Jésus voyait dans son agonie du jardin, et qui lui arrachèrent la sueur du sang.

Cependant, jusqu'alors l'unité du monde chrétien avait été favorisée par l'unité du monde romain, dont l'organisation semble avoir été une volonté providentielle, destinée à fournir à l'Eglise naissante comme un cadre administratif et des habitudes de gouvernement. Mais lorsque l'Empire eut été partagé en deux tronçons, et connut deux centres d'influence, deux capitales, Constantinople et Rome, l'unité du monde chrétien se trouva menacée autant que l'unité de l'Empire. Je n'ai pas à raconter aujourd'hui cette histoire qui n'est pas belle, d'une discussion de plusieurs siècles où la ruse et la violence entremêlent leur action, et qui aboutit au ^{x^e} siècle à la séparation de Constantinople et de Rome, coupant en deux le monde chrétien, l'Orient qui suivait la fortune de Constantinople, l'Occident

qui suivait la fortune de Rome. C'est le grand péché contre l'unité, le grand déchirement dont les effets durent encore : l'Eglise d'Orient compte plus de cent millions de fidèles séparés de Rome. Comme si les auteurs de ce crime en avaient senti toute la gravité, ils essayèrent aux siècles suivants de le réparer et de revenir à l'unité. A deux reprises, les représentants officiels des deux Eglises, au ^{xiii}^e siècle au Concile de Lyon (1274), au ^{xv}^e siècle, au Concile de Florence (1439), proclamèrent l'union après avoir constaté qu'ils étaient d'accord sur tous les points. Mais la séparation avait creusé entre les deux Eglises des malentendus que le temps avait rendus plus profonds ; on avait pris l'habitude de se haïr, car hélas ! on prend cette habitude plus facilement que celle de s'aimer. Le clergé et le peuple ne suivirent pas les ordres des chefs, dont beaucoup d'ailleurs, rentrés dans leur pays, se repentirent de leur bonne action, et déchirèrent le pacte conclu dans un élan de charité évangélique. Et la séparation dure encore.

Suivons maintenant chacune des deux fractions chrétiennes, l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident, et voyons comment les ferments de division les travaillent au cours des siècles.

L'Eglise d'Orient avait donné un exemple dangereux qui fut suivi. Au reste, elle n'avait pas ce point central, cette autorité organique qui assure à l'Eglise Romaine sa résistance contre le morcellement. L'autorité de Constantinople sur le monde Oriental, était très discutée ; Jérusalem et Antioche se considéraient comme supérieures par leur antiquité et par la grandeur de leurs souvenirs. Constantinople perdait bientôt son prestige de capitale chrétienne du monde Oriental, et elle tombait au

pouvoir des Turcs. A mesure que les nationalités nouvelles s'organisaient, soit à l'intérieur de l'Empire turc, soit en Europe, sur les bords du Danube, en Russie, en Grèce, chaque peuple prétendait avoir son Eglise indépendante de Constantinople. Bientôt le lien se relâche tellement que nous ne sommes plus en présence d'une Eglise organisée, mais en présence d'une poussière d'Eglises, dont chacune, tout en reconnaissant au patriarcat de Constantinople une sorte de primauté historique, se déclare indépendante, et de fait, vit indépendante dans sa doctrine, son sacerdoce et sa discipline. Voici le tableau du monde religieux de l'Orient.

A. — Eglise Orientale orthodoxe est divisée en quinze églises indépendantes :

1. Patriarcat de Constantinople, au Phanar ;
2. Patriarcat d'Alexandrie, au Caire ;
3. Patriarcat d'Antioche, à Damas ;
4. Patriarcat de Jérusalem, à Jérusalem ;
5. Métropolitain, de Chypre ;
6. Eglise Russe ;
- 7-8. Eglise Serbe, deux groupes ;
9. Eglise du Monténégro ;
10. Eglise grecque ;
11. Eglise roumaine, de Transylvanie ;
12. Eglise roumaine, de Bukovine ;
13. Eglise roumaine, de Bukarest ;
14. Eglise bulgare ;
15. Archevêque du Mont Sinaï ;

B. — Deux Eglises schismatiques sont séparées de cette église orthodoxe comme nous l'avons vu :

1. Les Nestoriens ;
2. Les Monophysites (Arméniens, Coptes, Abyssins).

C. — Sept églises ont fait retour à l'unité romaine en conservant leurs rites :

1. Grecs catholiques ;
2. Maronites ;
3. Syriens unis ;
4. Chaldéens ;
5. Arméniens unis ;
6. Bulgares unis ;
7. Coptes catholiques.

Voilà, quand on considère l'Orient chrétien, en face de quel émiettement on se trouve. On ne peut s'empêcher de reconnaître, que cet émiettement est comme la punition, ou du moins la conséquence de la séparation primitive. Cet émiettement ressemble fort à une anarchie religieuse, qui menace le christianisme Oriental de dissolution, et le laisse exposé sans défense à l'attaque et à la pénétration de l'islamisme.

Revenons maintenant en Occident, et considérons les destinées de l'Eglise Romaine après le schisme. Elle fut troublée dans quelques-uns de ses cantons par des mouvements hérétiques assez violents, comme ceux des Vaudois et des Albigeois ; elle s'appliqua vigoureusement à conserver l'unité et y réussit sans trop de peine, parce que ces mouvements étaient surtout populaires, et n'étaient pas garantis par l'autorité de chefs respectés. Il en fut autrement, lorsque le Souverain Pontife ayant quitté Rome, la capitale de l'unité latine, se fut transportée à Avignon. L'Eglise Romaine connut alors un lamentable déchirement. Des groupes rivaux de cardinaux, nommèrent chacun leur pape, et on vit jusqu'à deux et même jusqu'à trois papes, régulièrement élus, se proclamant en même temps les légitimes successeurs de Pierre et s'excommuniant l'un

l'autre. Graves péchés contre l'unité qui portaient la désolation dans les cœurs chrétiens, et faisaient verser des larmes aux Saints. Bientôt, cependant l'orage s'apaisa et le Concile de Constance en 1418 rendit à l'Eglise de Rome la paix dans l'unité.

La paix ne devait pas être de longue durée, et le xvi^e siècle vit le grand déchirement chrétien qui a désolé le monde moderne et troublé la conscience religieuse de l'Occident, comme le schisme de Photius l'avait troublée en détachant de l'unité le monde Oriental. Luther, sous le nom et sous le prétexte de Réforme, suscita le grand déchirement du protestantisme qui enleva à l'unité chrétienne, d'abord une grande partie de l'Allemagne, puis quelques provinces françaises, lorsque Calvin eut apporté à la réforme le secours de sa dialectique et de son impérieuse volonté. Pour des raisons religieuses, politiques et nationales, l'Angleterre en suivit le mouvement, et à son tour se détacha de Rome. Et ainsi le monde chrétien d'Occident fut coupé en deux, l'Eglise Romaine d'un côté, les Eglises réformées de l'autre.

Suivons les destinées de chacun de ces deux groupements, d'abord, les destinées des Eglises réformées. Si au début, des protestants comme Calvin se flattèrent de la pensée de conserver au monde protestant une certaine unité, s'ils mirent au service de cette idée une impérieuse intolérance, ils durent y renoncer comme à un rêve qui allait à l'encontre de leurs principes mêmes, dont le premier, le plus fondamental est le libre examen. Ils furent atteints très vite par l'émiettement. Bossuet dans son *Histoire des Variations*, a noté les progrès du chancre hideux de la division religieuse. Depuis Bossuet, le mal a été en s'accroissant. Si on considère aujour-

d'hui par exemple les protestants d'Allemagne, de Suisse et de France, on les trouve divisés en un grand nombre de groupements. Et ce qu'il y a de plus inquiétant au point de vue chrétien, c'est que chaque jour grandit parmi eux, le nombre de ceux qui ne croient plus à la divinité de Jésus-Christ, ni au sacerdoce, et qui considèrent le christianisme comme une religion humaine, comme une simple discipline morale.

L'Eglise d'Angleterre dont je vous parlerai spécialement, a conservé plus d'unité. D'abord elle a élargi ses conquêtes spirituelles sur le monde entier et porté ses limites jusqu'aux limites de l'empire britannique, s'étendant sur l'Amérique du Nord, sur l'Australie, sur la Nouvelle Zélande, partout où l'Angleterre a planté son pavillon. Si l'Eglise d'Angleterre a gardé plus d'unité, c'est en raison de la part plus grande de catholicisme et de Romanisme qu'elle a conservé. Elle est restée attachée au dogme catholique et au sacerdoce. Mais l'union entre les grandes fractions de cette Eglise n'est que nominale, et l'autorité des archevêques d'York et de Cantorbéry ne s'exerce en somme que sur ceux qui veulent bien l'accepter, et dans la mesure où ils consentent à s'en servir. Au reste, cette Eglise a été fortement travaillée par les sectes qui s'inspirent du protestantisme le plus radical, et lui ont arraché, au cours des siècles, un grand nombre de ses fidèles qui sont devenus puritains, ou méthodistes, ou sont entrés dans une des multiples dénominations religieuses qui pullulent dans le monde anglo-saxon. En même temps, la discussion du dogme religieux, même des dogmes fondamentaux, discussion qu'aucune autorité doctrinale reconnue ne peut dirimer, a créé dans les esprits une inquiétude religieuse

qui peut amener les croyants d'hier au rationalisme.

Quant à l'Eglise Romaine, après avoir perdu les peuples que la Réforme avait entraînés, elle a connu encore d'autres secousses religieuses comme le gallicanisme et le jansénisme ; mais à mesure que le mal apparaissait plus menaçant, l'autorité du Pontife Romain chaque jour mieux comprise et fortifiée par les événements eux-mêmes, mettait un terme aux querelles et sauvait l'unité.

Ainsi donc, après vingt siècles, l'œuvre de Jésus, que le Divin Maître avait voulue une, consommée dans l'unité, se trouve en proie à la division, de l'Orient à l'Occident.

Pourquoi ce désordre ? Parce que les hommes, indignes des bienfaits de Dieu, ont péché contre l'unité. Jésus a voulu l'unité ; l'Esprit Saint travaille à l'unité ; les hommes charnels résistent à la volonté de Jésus et à l'action de l'Esprit divin. Il suffit de jeter sur leurs résistances un regard superficiel pour en discerner la nature. Les divisions religieuses qu'ils provoquent ont la religion pour prétexte ; mais ce n'est qu'un prétexte. Les raisons, hélas ! les voici.

La politique s'est mêlée à la religion d'abord sous prétexte de la protéger ; puis elle l'a accaparée et asservie. Les princes, les chefs d'Etat ont vu dans la religion une force morale de premier ordre ; ils l'ont mobilisée à leur service et ils l'ont employée à réaliser leurs ambitions personnelles ou leurs ambitions nationales. Comment faire l'histoire du schisme oriental, du schisme d'occident, de la Réforme en Allemagne, de la séparation de l'Angleterre, sans donner la première place à l'action des princes ? La politique absorbe tout, et dans cette affaire où il est

décidé de l'avenir religieux des peuples, c'est encore la religion qui compte le moins. Les évêques, les prêtres et les fidèles qui ont ainsi accepté cette mainmise de l'autorité civile sur la religion ont commis une grave faute; ils ont gravement péché contre l'unité.

Un sentiment instinctif, très légitime en soi et générateur de nobles actions, le sentiment national est venu souvent au secours de la politique des princes, ou a été habilement exploité par eux contre l'unité. Il est apparu ainsi à des esprits peu avertis que l'indépendance politique devait entraîner l'indépendance religieuse. Il est arrivé aussi que l'unité nationale menacée par la guerre ou mutilée par la défaite a trouvé son expression et son salut dans la religion nationale; et ainsi conserver jalousement l'indépendance de cette religion nationale est apparu comme un acte de haut patriotisme. Ajoutez à cela toutes les petites haines du particularisme, ces jalousies et ces haines instinctives d'une race à l'autre, d'un peuple à l'autre; ajoutez ce sentiment instinctif qui fait que chacun est fier de sa langue, de ses traditions et de ses usages; et vous comprendrez comment la religion nationale indépendante devient le point de convergence de tous les particularismes. Mais il faut bien convenir qu'il y a dans le particularisme outré des instincts qui ne font pas honneur à la nature humaine, et ceux qui ont sacrifié à ces passions mal éclairées la belle unité religieuse voulue par Jésus, ont commis une grave faute; ils ont péché contre l'union.

Je pourrais ajouter qu'à ces causes qui ne sont pas toujours honorables, mais qui sont toujours avouables, il faudrait en joindre beaucoup d'autres qu'on n'oserait pas avouer : l'ambition personnelle, l'or-

gueil, l'entêtement, l'attachement à une situation matérielle fort enviable, la jouissance de privilèges qui rendent fort doux le joug évangélique, la jalousie, la colère, la haine — je m'arrête, tous les bas-fonds de la nature humaine — et ce sont ici les péchés les plus odieux contre l'unité.

Mais en terminant cet exposé humiliant et douloureux que je n'avais pas le droit d'éviter, je veux poser une question à tous les chrétiens sincères, quelle que soit l'Eglise à laquelle ils appartiennent, à tous les chrétiens qui adorent et aiment Jésus et se sentent obligés à obéir à ses ordres et aux ordres de l'Esprit qu'il a envoyé. Je veux leur dire : est-ce que cette division du monde chrétien, la division orientale et la division occidentale, est-ce que ces déchirements successifs aboutissant à cet émiettement des Eglises chrétiennes ne vous paraît pas une résistance manifeste à la volonté de Jésus, un péché contre la charité, un scandale devant le monde ? Acceptez-vous de gaieté de cœur une situation religieuse qui va à l'encontre du plan évangélique et de l'action manifeste de l'esprit de Dieu ? Ne voyez-vous pas clairement que cette division scandaleuse a pour cause non pas des motifs religieux, mais la politique, le nationalisme mal entendu, l'orgueil et toutes les passions humaines ? En un mot, croyez-vous qu'on puisse être sincèrement chrétien et vouloir cette division des chrétiens ?

Je connais la réponse. Tout chrétien qui aime Jésus, qui sent en son âme le besoin de réaliser la charité de Jésus, est en même temps, nécessairement et par définition, un apôtre de l'Union. Vous serez tous, au moins par vos prières, des Apôtres de l'Union. Et il me semble que tous, par nos insuffisances et par nos péchés, et si ce n'est par nous-

mêmes du moins par les nôtres, nous sommes pour partie responsables de la durée de ce scandale des divisions qui contristent le cœur de notre Divin Maître; aussi ne devons-nous pas quitter cette chapelle sans avoir demandé pardon à Jésus pour tous les péchés contre l'unité; et nous lui demanderons aussi de ne pas se détourner d'un monde qui obéit si mal à sa volonté et de faire naître dans les cœurs cette charité agissante qui supprime les obstacles et rapproche les hommes qui ne s'aimaient pas.

IV

Comment l'Eglise Romaine pose le problème de l'Union.

L'unité chrétienne voulue par Jésus et par l'Esprit-Saint a été contrariée par les passions humaines ; et au lieu de cette Eglise unique fortement organisée en elle-même qui a été appelée par Jésus-Christ à instaurer le royaume de Dieu, nous avons une multitude de communions chrétiennes séparées entre elles par des siècles de malentendus. Nous avons convenu et affirmé que c'est là un état violent, anti-chrétien par sa nature, et que tous ceux qui aiment Jésus-Christ doivent s'employer à guérir de cette maladie le monde chrétien. Mais avant d'aller plus loin, avant d'examiner la situation de chaque Eglise séparée en particulier, avant d'étudier quelques-uns des moyens que l'on peut envisager pour procurer l'union, il est nécessaire de dire en quoi consiste cette union elle-même. Rien ne serait préjudiciable à la solution du problème comme des idées fausses ou même des idées vagues sur l'union que nous voudrions réaliser. Et comme de l'aveu de tous nos frères séparés, l'Eglise Romaine reste la société religieuse la plus importante du monde chrétien, la plus puissante en fait et la plus vénérable historiquement, comme elle est, pour nous catholiques, l'Eglise apostolique fondée par Jésus, gardienne de la vérité, il nous faut d'abord savoir comment l'Eglise Romaine

comprend l'union. Ce point élucidé, l'apostolat pour l'unité aura des bases solides et ne risquera pas de s'égarer dans ses démarches.

Depuis que l'Eglise Romaine a connu les schismes, elle a travaillé à les supprimer et elle a eu une doctrine de l'union. Les Conciles de Lyon et de Florence qui réalisèrent pour un temps l'unité entre l'orient et l'occident manifestent déjà une pensée romaine sur l'Union. Mais on peut dire que c'est surtout le grand pape Léon XIII, qui reprenant la doctrine de ses prédécesseurs, l'a développée avec éclat dans plusieurs encycliques et en a fait d'illustres applications, soit à l'Eglise orientale, soit à l'Eglise anglicane. Des théologiens suscités par lui et par son activité unitaire se sont appliqués à étudier la question, de telle sorte qu'aujourd'hui la doctrine romaine de l'Union paraît parfaitement claire et qu'on peut l'exposer.

Les esprits habitués aux tractations politiques, quand ils entendent prononcer les mots d'*Union des Eglises* pensent aussitôt à un compromis fait de concessions mutuelles. Ceux qui n'attribuent qu'une importance secondaire aux vérités dogmatiques voient aussitôt un échange de formules que l'on se sacrifie d'un côté comme de l'autre pour le bien de la paix. Ceux qui considèrent avec plus de respect les doctrines particulières songent à un syncrétisme religieux, à un formulaire de foi assez vaste et assez souple pour que toutes les affirmations importantes des diverses confessions unies puissent y trouver place. Cette opération serait analogue à celle d'un philosophe qui tenterait de concilier toutes les écoles de philosophie dans un système éclectique vague et inconsistant.

Cette conception est naïve et révèle une grande

pauvreté de sens religieux. Elle est fausse, aussi fausse qu'un système puisse l'être. Quand nous, catholiques romains, nous parlons d'union des Eglises, nous ne songeons à unir d'une manière extérieure et complète que les individus et les communions déjà unies au fond par la communauté de croyances. L'appel à l'union dans l'Eglise ne s'adresse pas indistinctement à toutes les âmes qui ont le sentiment religieux; il s'adresse seulement aux âmes vraiment chrétiennes qui croient à la divinité de Jésus-Christ, au sacerdoce, à la grâce, et d'une manière générale au Credo apostolique et en particulier à la nécessité de l'Eglise visible et hiérarchisée. Ceux qui ne professent pas cette foi sont des incrédules à convertir, ce ne sont pas des chrétiens à unir.

Or, qu'entre des chrétiens unis par la même foi substantielle, il existe des malentendus, des divisions et même des haines, un fossé que le temps a élargi et creusé plus profondément, c'est un fait historique. Il est même arrivé fatalement que la vie de ces diverses communions chrétiennes évoluant d'une manière isolée et indépendante, il s'est produit des divergences d'interprétation sur des points de doctrine. Le jour où ces communions se rapprocheront, il ne sera pas question de se faire des concessions sur ces points de divergence; quelle indifférence pour la vérité révélerait un pareil état d'esprit! Il s'agira seulement de s'expliquer loyalement et de voir quelle est celle des interprétations différentes qui est le plus en harmonie avec la tradition chrétienne. Ainsi, ces malentendus effacés, on s'unira réellement, le jour où on constatera qu'on n'est séparé par aucun obstacle dans le domaine de la foi. Les concessions, et évidemment

il faudra des concessions mutuelles, s'échangeront sur un tout autre terrain, dans le domaine de la discipline, de la liturgie, des habitudes nationales, et auront pour but de ménager l'amour-propre d'abord, et ensuite le très légitime attachement à la tradition particulière de la patrie. Mais, je le répète, l'union ne peut avoir lieu qu'entre les chrétiens vraiment chrétiens, qu'entre les disciples sincères de Jésus. Procéder autrement et entrer dans la voie des compromis doctrinaux ce serait pour s'unir perdre l'existence, *propter vitam vivendi perdere causas*. C'est ici qu'il faut parler d'intransigeance; et c'est en se montrant d'une intransigeance intraitable sur les matières de foi que l'Eglise Romaine a sauvé la véritable unité. C'est en se séparant vigoureusement de tout ce qui n'est pas chrétien que les Eglises chrétiennes pourront réaliser l'unité catholique.

Au pôle opposé à celui des politiques, les intellectuels, les charitables rêveurs, les poètes réfugiés dans la religion, quand ils entendent prononcer les mots d'Union des Eglises, pensent aussitôt à une union mystique d'âmes fraternelles qui s'aiment et prient les unes pour les autres. Peu importe, diraient-ils volontiers, la dénomination religieuse dans laquelle nous ont placés les hasards de la naissance, peu important même des différences doctrinales accusées par la dialectique des théologiens, peu important même des divisions extérieures qui sont allées parfois chez les chefs jusqu'à la polémique et jusqu'à l'invective, il reste qu'au fond sur des autels différents nous adorons le même Dieu et nous avons été rachetés par le même Christ. Nous voulons nous aimer, même sans nous connaître, et prier les uns pour les autres. Cette unité mystique ne dépend d'aucune tractation officielle et elle nous suffit.

Non, elle ne suffit pas. C'est une étape, je dirai même c'est une étape nécessaire vers l'unité; si nous voulons, chrétiens séparés en fait, nous unir en fait, il faut d'abord nous aimer fraternellement et prier les uns pour les autres. Mais cette union mystique ne suffit pas. Car il est bien certain que Jésus a fondé une Eglise visible, organisée, hiérarchisée; et que pour être disciple de Jésus, il faut faire partie extérieurement, officiellement, de cette Eglise, et obéir à ses chefs. Etre chrétien, ce n'est pas seulement avoir un cœur chrétien, comme être Français par exemple ce n'est pas seulement avoir un cœur français; être chrétien c'est appartenir à la société chrétienne en accepter les lois et en remplir les obligations, comme être Français c'est se soumettre à la loi française et porter les charges françaises. Par union, l'Eglise Romaine n'entend pas seulement une union mystique du cœur, elle entend aussi une union extérieure, visible, tangible, officielle, dans les cadres de l'Eglise organisée et hiérarchisée.

C'est ici que nous rencontrons le groupe des opportunistes timides, qui s'appellent des réalisateurs pour masquer la timidité de leur pensée. Par union, ils entendraient volontiers une fédération d'Eglises diverses conservant chacune leur autonomie, leur indépendance complète, mais entretenant de bons rapports et contractant même des alliances passagères pour des campagnes précises, pour obtenir des buts déterminés. Assurément ces rapprochements, ces ententes, ces alliances, entre diverses communions chrétiennes sont une forme de la charité évangélique; outre qu'elles peuvent donner pour le bien des résultats appréciables, elles sont une étape nécessaire vers l'union effective. Mais elles ne sont pas l'union. L'Eglise n'est pas une confédération de syndicats.

Elle est un corps organisé vivant de la vie de Jésus. Il ne peut pas y avoir en elle d'éléments indépendants; tous les éléments qui la constituent sont organes de son corps. Et nécessairement, comme Léon XIII l'a rappelé solennellement dans l'Encyclique *satis cognitum*, tous ces organes sont subordonnés à un chef. C'est la condition de toute unité organique : un centre de vie et de gouvernement. Dans l'Eglise de Jésus-Christ ce centre c'est Rome. A la tête des évêques, Pierre a été placé, investi d'une primauté d'honneur et de gouvernement. Les successeurs de Pierre, comme l'histoire le démontre surabondamment, ont exercé cette primauté comme un droit qu'ils tenaient du divin fondateur de l'Eglise, et ce droit a été reconnu par toutes les Eglises nationales jusqu'au jour de leur dissidence, jusqu'au x^e siècle par l'Orient, jusqu'au xvi^e siècle par l'Occident. Il est bien évident que l'Union des Eglises chrétiennes ne se fera pas, si elle ne se fait pas autour de ce centre, et que la première démarche de l'Union ce sera la reconnaissance de la primauté de Pierre. Ce n'est pas seulement l'Evangile, les conciles, l'histoire qui l'exigent, c'est aussi le bon sens. L'unité ne se conserve dans une société aux éléments multiples que par la force d'un chef incontesté; si l'unité chrétienne a péri, c'est parce que l'autorité de Pierre a été méconnue; si les dissidents se sont divisés dans une poussière de communions et de sectes, c'est qu'ils avaient perdu le centre d'unité, le chef; par conséquent les éléments divisés ne retrouveront l'unité qu'en acceptant la condition fondamentale de l'unité, l'obéissance au chef, qui est dans l'Eglise le successeur de Pierre. Au reste, cette condition a été formellement reconnue et acceptée par les hommes les plus représentatifs de l'Eglise

russe et de l'Eglise anglicane, un Solowiew et un Gladstone par exemple, qui s'ils discutaient sur la nature et sur l'étendue de la primauté de Pierre, n'hésitaient pas à reconnaître comme un fait et comme une nécessité cette primauté elle-même. C'est le bon sens : tant que les chrétiens séparés de Rome n'auront pas accepté cette nécessité, le problème de l'Union sera insoluble.

C'est ici que nous rencontrons le groupe des ennemis de l'Union qui consciemment ou inconsciemment en donnent une fausse notion afin de la rendre irréalisable. Voyez-vous, disent-ils, à nos frères séparés qui sont attachés à leur indépendance et à la fierté de leur particularisme, voyez-vous, leur disent-ils, l'article premier de l'union, c'est la soumission au Pontife Romain, soumission absolue et sans conditions. Si vous vous soumettez ainsi, on vous accueillera avec indulgence comme des enfants prodiges et on vous fera une petite place au foyer de l'Eglise; et c'en sera fait de vos traditions et de vos coutumes. Ce n'est pas l'union que désire l'Eglise Romaine, c'est la conquête et l'absorption de toutes les autres Eglises.

Eh! bien, il importe de le dire bien haut parce que nous touchons ici à l'obstacle capital que rencontrent les apôtres de l'Union, et au préjugé le plus tenace chez nos frères séparés, il faut le dire bien haut, de pareilles allégations sont mensongères. La doctrine romaine sur ce point est certaine; elle a été affirmée par Benoît XIV et par Léon XIII d'une manière qui ne prête pas à l'équivoque, et elle a été amplifiée par des théologiens catholiques et par des prélats illustres, comme le cardinal Lavigerie et le cardinal Wiseman. Non, dans la pensée romaine, l'union n'est pas une absorption. D'abord on ne

demande à personne de rétractation, mais des explications ; on ne demande à personne de faire soumission, mais d'entrer dans l'unité. Et dans cette unité constituée, chaque Eglise garde sa physionomie propre. Elle conserve sa liturgie qui est le témoignage de la piété des siècles ; elle conserve dans certaines limites sa discipline. Elle a ses évêques qui ne sont pas, dit Léon XIII, de simples vicaires du Pape, mais de vrais chefs successeurs des apôtres, en communion avec le Pape reconnu par tous comme le chef de l'Eglise. Elle conserve sa langue, ses moyens de propagande, son organisation financière, sa politique particulière avec les chefs civils de l'Etat et dans la patrie où elle est engagée. Bref, elle garde sa personnalité. Sur ce point, l'Eglise Romaine a prouvé son libéralisme ; ce qu'elle poursuit ce n'est pas la latinisation du monde chrétien, mais l'unité voulue par Jésus dans la doctrine et dans le gouvernement spirituel. Elle sait que la diversité des Eglises est nécessaire à cause de la diversité des races, et qu'un des caractères les plus frappants du catholicisme, c'est d'être, justement, catholique, c'est-à-dire infiniment plastique pour recevoir et unifier les formes les plus diverses de la pensée et du sentiment humain. Elle tient tout autant à garder ce caractère vivant du catholicisme qu'elle tient à sauver l'unité voulue par Jésus. Après les assurances solennelles de Léon XIII, après la très large personnalité qui a été laissée aux Eglises unies de l'Orient, il n'est plus possible d'entretenir sur ce point la moindre équivoque : l'union n'est pas l'absorption.

Enfin les adversaires de l'union ont créé une autre équivoque sur un autre terrain, au sujet des procédés envisagés par l'Eglise Romaine pour procurer

l'union des Eglises Chrétiennes. Cette union pourrait se faire par des conversions individuelles qui détacheraient peu à peu des diverses Eglises des fidèles mieux éclairés pour les faire entrer dans l'Eglise Romaine. Le jour où les séparés seraient tous convertis, le problème de l'union serait résolu. Bien que ces conversions individuelles suscitent en général de vives colères dans les Eglises qui perdent ainsi les meilleurs de leurs enfants, personne n'a le droit de les blâmer. Tout homme doit, dans sa vie religieuse, comme en toutes choses, suivre sa conscience, et si sa conscience le mène à Rome, les frères qu'il abandonne ont le devoir de s'incliner devant sa décision, comme les frères qu'il retrouve ont le droit de se réjouir de son retour. L'Eglise Romaine a bien le droit comme toutes les autres, et même le devoir, de multiplier ses moyens d'apostolat et de travailler de toutes ses forces à éclairer les consciences.

Mais il faut reconnaître que le mouvement des conversions individuelles ne sera probablement jamais assez intense pour réaliser l'union. Au reste, plus une Eglise se réforme, plus elle devient chrétienne, plus en même temps elle donne satisfaction au besoin religieux de ses membres, qui par conséquent ne cherchent pas à la quitter pour aller à une église plus parfaite. C'est donc par l'union en corps des Eglises chrétiennes que Léon XIII envisageait la réalisation de l'unité. Cette union en corps est d'ailleurs la seule qui permette aux Eglises séparées de conserver dans l'unité organique de l'Eglise catholique leur physionomie propre et leur personnalité. Léon XIII, dans ses appels pressants aux Eglises chrétiennes, les invitait à un examen loyal de la question et son Secrétaire d'Etat, l'illustre

cardinal Rampolla, ouvrait la voie à des conversations à des conférences, où les représentants autorisés des diverses confessions auraient étudié sous toutes ses faces le problème de l'union.

Nous verrons dans la suite comment ces tentatives ont échoué. Mais ce que je veux établir ce soir, c'est la pensée romaine sur l'union et que cette pensée est vraiment et largement libérale sur les procédés pour procurer l'union, comme sur la nature de l'union elle-même.

Il faut que nos frères séparés sachent comment l'Eglise Romaine comprend l'unité chrétienne : dans la vérité intégrale de Jésus-Christ, dans l'organisation d'une Eglise visible, dans l'acceptation de l'autorité du successeur de Pierre, dans la sauvegarde du caractère particulier et des traditions nationales, dans la dignité de frères égaux en Jésus-Christ, bref dans la justice et dans la charité.

V

L'Eglise Anglicane.

La division des chrétiens en groupements séparés et hostiles est un péché contre la volonté de Jésus et contre l'action du Saint-Esprit; elle est devant le monde non chrétien un scandale qui le retient dans l'infidélité; et devant nous mêmes, elle est la négation, la suppression pratique de cette charité par laquelle seule nous pouvons nous dire chrétiens. Il faut donc que les divisions cessent et que l'Eglise de Jésus-Christ retrouve son unité, un seul bercail, un seul pasteur. L'Eglise Romaine en est convaincue; elle a manifesté à plusieurs reprises sur ce point ses sentiments et ses désirs; elle a dit formellement comment elle entend l'union, union visible et organique dans une Eglise hiérarchisée par le groupement filial autour du successeur de Pierre de communautés qui conserveraient cependant le caractère propre et les traditions des diverses races.

Il faut maintenant étudier les Eglises séparées de Rome et voir si elles posent le problème de l'Union, comment elles le posent, quels obstacles entravent la solution, quels symptômes nous permettent d'espérer qu'elle interviendra un jour. Une pareille étude comporterait de longs développements et déborderait de beaucoup le cadre de cette neuvaine. Aussi je me contenterai des notions les plus élémentaires, me proposant simplement de vous montrer que la question de l'union se pose à la fois dans tout le

monde chrétien, et de vous exciter à prier pour que Dieu corrige et soutienne la volonté chancelante des hommes.

De toutes les Eglises séparées, celle qui a manifesté dans ces derniers temps le désir le plus vif et l'intelligence la plus avertie de l'unité chrétienne, c'est assurément l'Eglise Anglicane. Plus voisine de nous et de notre mentalité que les Eglises d'Orient, elle se laisse plus facilement aborder par l'esprit français : et cependant nous l'ignorons beaucoup trop et il est pénible de constater que des catholiques même instruits adoptent à son endroit des idées fausses et des jugements erronés. La première démarche de la charité est d'essayer de connaître exactement ceux qu'on doit aimer.

L'Eglise Anglicane a un passé glorieux. Convertie à la foi de Jésus-Christ par des apôtres envoyés de Rome, elle donna bientôt l'exemple de la ferveur chrétienne : les martyrs, les saints, les apôtres, les docteurs abondèrent dans l'île catholique. Mais le ^{xv}^e siècle et le ^{xvi}^e amenèrent là comme ailleurs le désordre des mœurs, le relâchement des liens de la discipline ecclésiastique, pour tout dire d'un mot, la décadence de l'esprit chrétien. L'Eglise d'Angleterre était affaiblie ; et les organismes affaiblis sont la proie des maladies qui passent. Le salut pour cette Eglise, comme pour toutes les autres, aurait été dans le resserrement du lien de l'unité, dans une obéissance plus stricte aux suggestions de Rome ; or, justement, elle répugnait à ce lien et à cette obéissance parce qu'elle était marquée du même caractère que l'Angleterre, dont le trait dominant est assurément l'insularité, ce désir farouche de l'indépendance nationale, dût-on payer cette indépendance par l'isolement. Comme il est naturel, plus l'Eglise

d'Angleterre, poussée par le particularisme de la race, s'éloignait de Rome, plus elle tendait, pour trouver un point d'appui, à se rapprocher du roi, et par conséquent à lui accorder plus de pouvoir dans le domaine religieux ; elle glissait ainsi vers l'asservissement, qu'elle ne cherchait pas, mais qu'elle n'aurait plus la force de repousser un jour. C'est justement à ce moment là que retentissait en Europe le mot magique de Réforme, qui flattait à la fois les tendances les plus diverses : les âmes pieuses et naïves y voyaient le commencement de la réformation religieuse nécessaire ; les disputeurs y voyaient le moyen de reprendre tous les problèmes et de dogmatiser sans frein et sans limite ; les ambitieux y voyaient une occasion de sortir de la foule et de s'affirmer ; les chrétiens lâches y voyaient un moyen de vivre à leur guise. C'est ainsi que par son relâchement, par son particularisme, par sa soumission au Roi, par son goût pour la Réforme, l'Angleterre se laissa entraîner vers le schisme. Henri VIII se déclara protecteur de l'Eglise nationale et le lien qui la rattachait à Rome fut rompu.

Les conséquences furent graves pour l'Eglise d'Angleterre. Séparée du centre de l'unité, elle perdit sa force de cohésion et se divisa en une multitude de sectes dont beaucoup ne gardaient du christianisme que de vagues aspirations. L'Eglise officielle conserva cependant, après ce grave affaiblissement numérique, une certaine organisation, grâce à ses évêques qui se groupaient autour des sièges d'York et de Cantorbery, dont l'autorité remonte aux origines chrétiennes de l'île. Mais même dans cette Eglise officielle, l'esprit protestant s'infiltrait peu à peu, corrompait sur certains points la doctrine catholique, et provoquait un malaise qui aboutis-

sait au commencement du *xix^e* siècle à une véritable atonie religieuse. Nous aussi hélas ! nous connaissions à la même heure l'abomination de la désolation.

Mais le *xix^e* siècle devait amener dans l'Eglise Anglicane une réaction et un réveil. Précisément parce qu'elle avait glissé dans la décadence, l'Eglise Anglicane ne donnait plus satisfaction au besoin religieux des âmes ardentes et exigeantes. C'est de la recherche d'une forme religieuse où pourrait se dilater le sentiment chrétien, que sortit ce mouvement d'Oxford, qui allait être au sein de l'Eglise comme un levain qui la soulèverait toute entière. Le mouvement fut marqué par des oscillations et des ondes très diverses. Des chrétiens ardents, comme Newman, sortirent d'une Eglise qui ne suffisait plus à leur besoin et entrèrent dans l'Eglise Romaine ; et depuis, ce mouvement de conversion s'est peut-être ralenti mais il n'a jamais cessé. D'autres restèrent dans l'Eglise nationale, estimant leur foi correcte, mais ils entraînèrent l'Eglise dans leur ascension. L'Eglise Anglicane réveillée s'appliqua à retrouver ses traditions, à renouveler ses institutions, à restaurer la vie chrétienne et la piété dans son clergé et dans ses fidèles. Il faut reconnaître que les résultats répondirent à de si généreux efforts.

Quelle est aujourd'hui la situation de l'Eglise Anglicane ? Il faut distinguer avec soin entre ce qu'on appelle l'Eglise établie et les non conformistes. Les non conformistes qui n'ont aucune relation officielle avec l'Eglise établie se composent d'une multitude de sectes protestantes (200 environ), où se manifestent toutes les variations d'un sentiment religieux qui n'admet aucune règle et dépend uniquement du libre examen. Quand nous parlons de l'Eglise Anglicane, il est évident que nous ne

parlons pas des non conformistes. L'Eglise établie qui est en communion avec l'Eglise épiscopale d'Ecosse et d'Irlande, avec l'Eglise épiscopale d'Amérique et avec les Eglises officielles des dominions britanniques, forme ainsi un ensemble imposant, d'une homogénéité au moins apparente. Elle est gouvernée par ses évêques. Tous les évêques et les ministres signent la confession de foi dite des trente-neuf articles, et usent du même livre de prières (Prayer Book), qui contient tous les offices autorisés de l'Eglise Anglicane.

Peut-on d'après cela se faire une idée de la doctrine de l'Eglise Anglicane? D'après Newman, c'est une Eglise à forme catholique par son organisation qui a fait entrer dans son catholicisme un certain nombre d'idées et de systèmes empruntés aux divers théologiens luthériens et calvinistes. Mais précisément parce qu'elle a gardé dans son organisation et dans sa doctrine une large dose de catholicisme, le protestantisme qui s'y est juxtaposé n'a pas fait corps avec l'Eglise, et il peut être éliminé. C'est pour ce motif que des hommes comme Bossuet et comme de Maistre ont toujours cru au retour de l'Angleterre à l'unité catholique.

En fait qu'avons nous vu? Au sein de l'Eglise établie se sont dessinés des courants et formés des partis, que l'on appelle *haute Eglise*, *basse Eglise*, *Eglise large*. La haute Eglise réunit tous les Anglicans qui s'efforcent de purifier leur Eglise de toutes les infiltrations protestantes et de la ramener à la pure vie catholique; ils croient au Baptême à la présence réelle, à la confession. Ils ont réorganisé les communautés religieuses et se sont rapprochés du rite romain; ils sont très près de nous par la foi et par le cœur. La basse Eglise se compose de ceux qui ne

croient pas à l'autorité de droit divin des Evêques mais respectent la hiérarchie comme une forme vénérable et traditionnelle; sur le baptême et sur l'Eucharistie, leur foi est diverse et parfois affaiblie; et ils croient à la justification par la foi seule. Quant à l'Eglise large, elle englobe toutes les variétés d'opinions et ses membres sont souvent en fait de simples protestants ou même de purs déistes.

Voilà donc une Eglise travaillée par de fortes divisions doctrinales, mais emportée par le besoin religieux et par une sorte de logique interne à expliciter chaque jour un peu plus le catholicisme dont elle est pleine et à se libérer des éléments protestants qui la retardent et l'affaiblissent. Avec une Eglise qui marche ainsi vers l'unité l'union deviendra possible.

Des tentatives ont été faites pour hâter ce jour. Je n'ai pas à parler ici de la croisade de prédications et de prières entreprise en 1832 par le P. Ignace Spencer, ni de la part que prit à cette croisade notre sanctuaire de Notre-Dame des Victoires. Mais je dois rappeler le grand acte de Léon XIII, qui adressa en 1895 une touchante et noble Encyclique aux Anglais, et à tous ceux qui dans l'Empire britannique cherchent l'unité de l'Eglise par l'unité de la foi. Un magnifique mouvement commença alors qui émut jusqu'au fond la conscience anglaise et suscita des deux côtés, dans l'Eglise Anglicane comme dans l'Eglise Romaine, de belles espérances. La prière pour l'Union fut organisée dans les deux Eglises et les études se multiplièrent mettant en relief les divers points du problème. La discussion se concentra sur une question vitale. Les Anglicans — et c'est là évidemment le nœud de leur vie religieuse — considèrent leurs ordres comme valides; ils croient qu'ils

ont de véritables évêques et de véritables prêtres et que de leurs mains ils reçoivent les sacrements catholiques et la grâce de Jésus-Christ. Léon XIII nomma une Commission chargée d'étudier la validité des Ordres; et quand elle eut terminé ses travaux, le Souverain Pontife déclara solennellement que l'Eglise Romaine ne considérait pas les Ordres Anglicans comme valides. L'Eglise Anglicane n'est pas regardée par Rome comme une Eglise schismatique — ce qui est sa prétention — mais comme une Eglise hérétique — appellation qu'elle rejette vigoureusement. Après une campagne qui avait donné de si beaux espoirs, la décision du Souverain Pontife causa dans l'Eglise Anglicane une amère déception; et le mouvement pour l'union fut arrêté.

Il fut arrêté en apparence seulement. En fait, de grands progrès avaient été réalisés. On s'était vu, on s'était étudié, on s'estimait, on avait prié ensemble. La prière allait continuer et a continué dans les communautés anglicanes comme dans les communautés romaines. La décision même du Souverain Pontife, si douloureuse qu'elle fut pour l'âme religieuse des Anglicans, avait l'avantage d'être claire et de débarrasser le problème de discussions sans fin.

Un quart de siècle est passé. Oubliant ce qui les a contristés, ne se souvenant que de l'appel fraternel, les chefs de l'Eglise Anglicane reprennent aujourd'hui le travail de l'union. Deux cent cinquante évêques de la communion anglicane, venus de tous les points de l'Empire britannique, se sont réunis en juillet 1920, à Lambeth, en conférence sous la présidence de l'archevêque de Cantorbéry, comme ils le font tous les dix ans. A la suite de leurs travaux ils ont adressé un appel à tous les membres de la chrétienté, pour les inviter à l'union

chrétienne. Voici quelques passages de ce document.

« Nous archevêques, évêques métropolitains et autres évêques de la Sainte Eglise catholique, en communion avec l'Eglise anglaise assemblés en Conférence, comprenant la responsabilité qui pèse sur nous en ce moment et émus par la sympathie et les prières d'un grand nombre de fidèles, en dedans et en dehors de notre communion, adressons cet appel à tous les membres de la chrétienté. Nous reconnaissons tous ceux qui croient en Notre-Seigneur Jésus-Christ et qui ont été baptisés au nom de la Sainte-Trinité, comme appartenant avec nous à l'Eglise Universelle du Christ, qui est son Corps. Nous croyons que le Saint-Esprit nous a conviés d'une manière solennelle et spéciale à nous associer dans la pénitence et dans la prière, à tous ceux qui déplorent les divisions existant entre chrétiens et qui sont inspirés par l'espoir de voir se constituer l'unité manifeste de toute l'Eglise — nous reconnaissons que cette rupture de la communauté est contraire à la volonté divine et nous désirons franchement confesser notre part de responsabilité dans cette faute qui paralyse le corps du Christ et entrave l'activité de son esprit...

« L'époque à laquelle nous vivons exige de nous un nouveau point de vue et une nouvelle ligne de conduite. La foi ne peut pas être proprement préservée et la bataille pour la conquête du royaume de Dieu ne peut pas être honorablement livrée, alors que le corps est divisé et par conséquent incapable de croître dans la plénitude de la vie du Christ. Nous croyons que le temps est venu où tous les groupes séparés de la chrétienté doivent s'accorder pour oublier tout ce qui s'est passé et tendre vers le but d'une Eglise catholique réconciliée.

« Nous croyons que pour tous, le moyen vraiment équitable d'obtenir l'union est d'exercer une déférence mutuelle à l'égard de nos consciences respectives. Dans ce but, ceux qui envoient cet appel désirent déclarer que si les autorités d'autres communions en expriment le vœu, il sont persuadés, que les conditions de l'union une fois posées clairement sur les autres points, les Evêques et le Clergé de notre communion accepteraient volontiers de recevoir de ces autorités une charge ou une reconnaissance formelle qui indiquerait à leur Congrégation que notre ministère a sa place dans la vie familiale... En agissant ainsi, aucun de nous ne peut être accusé de répudier son ancien ministère. Nous chercherons au contraire d'une manière publique et formelle, la reconnaissance supplémentaire d'une nouvelle vocation qui nous appellera à un service plus étendu dans une Eglise réunie et nous implorerons que la grâce de Dieu nous donne la force de le remplir. »

Assurément cet appel est émouvant et il retentira au fond de toutes les consciences chrétiennes. Mais vous avez remarqué surtout les derniers mots que je viens de lire. Lorsque le Pape Léon XIII déclarait nulles les ordinations anglicanes, il semblait qu'entre les Anglicans qui croyaient à la validité de leurs Ordres, et Rome qui n'y croyait pas, le fossé était infranchissable. Or, ce sont les deux cent cinquante-deux évêques du monde Anglican, qui après un quart de siècle jettent la passerelle sur le fossé : ils semblent accepter pour eux et pour leur Clergé le supplément d'ordination qui régulariserait leur ministère aux yeux de l'Eglise Romaine. Certes, cette démarche solennelle fait tomber un des grands obstacles qui s'opposaient à l'union.

Que reste-t-il donc qui puisse la retarder? Des théologiens autorisés de l'Eglise Anglicane déclarent que leur doctrine peut parfaitement se ramener à celle du Concile de Trente. Contre le Concile du Vatican et la proclamation de l'infailibilité personnelle du Pape, les préventions et les oppositions sont encore très fortes; mais elles tiennent pour la plupart à une conception erronée de l'infailibilité qui consisterait à séparer le Pape de l'Eglise dans l'exercice de son privilège doctrinal. C'est par des exposés chaque jour plus clairs de la doctrine du Concile, que ces préventions seront dissipées. Les préjugés insulaires et antipapistes restent très vivaces dans le Royaume Uni, et les difficultés pratiques de l'Union demeurent considérables. Qui le niera? Mais l'union n'est pas l'œuvre d'un jour. Aujourd'hui l'Eglise Anglicane demande des conférences qu'elle n'acceptait pas autrefois; dans ces conférences on peut causer et discuter et on finit — quand on le veut bien — par rapprocher des points de vue qui semblaient d'abord inconciliables. Il suffit qu'on entreprenne ces conférences avec la volonté bien arrêtée de part et d'autre, d'aboutir à l'Union que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous demande.

Aucun chrétien réfléchi, à Rome, à Paris ou à Londres, n'ignore du reste l'importance du rapprochement de l'Eglise d'Angleterre et de l'Eglise de Rome. Il est évident que si ces deux forces considérables, dont les moyens d'action sont divers et, par suite de l'évolution du monde embrassent l'univers entier, il est évident dis-je que si ces deux forces s'unissaient intimement pour une action spirituelle commune, leur puissance de conquête serait plus que doublée, et que le règne de Jésus-Christ dans le monde ferait un grand progrès.

Quelle perspective pour des cœurs chrétiens ! Et combien il vaut la peine de prier pour obtenir un tel résultat ! C'est notre Eglise, l'Eglise gouvernée par le successeur de Pierre, qui fournit ici la formule de nos vœux. Il faut persévérer dans la prière en récitant l'admirable oraison composée par Léon XIII pour le retour de l'Angleterre à l'unité.

PRIÈRE A LA TRÈS SAINTE VIERGE
POUR NOS FRÈRES LES ANGLAIS.

O bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, notre Reine et notre Très douce Mère, tournez avec bonté vos regards vers l'Angleterre qui est appelée votre dot, tournez-les vers nous qui sommes animés d'une grande confiance envers vous. C'est par vous que nous a été donné le Christ, Sauveur du monde, afin que sur lui s'appuyât notre espérance ; et vous nous avez été donnée par le Sauveur afin que par vous notre espérance fut accrue. Priez donc pour nous, ô Mère des douleurs, qui au pied de la Croix du Seigneur, nous avez adoptés comme vos enfants. Intercédez pour nos frères séparés, afin qu'ils s'unissent avec nous dans le seul vrai bercail, au Suprême Pasteur, le Vicaire de votre Fils sur la terre. Priez pour nous tous, ô Très Bonne Mère, afin que par une foi féconde en bonnes œuvres, nous méritions tous de contempler Dieu avec vous dans la céleste patrie et de le louer dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

VI

L'Eglise Russe

Je parlerai ce soir de l'Eglise Russe en face du problème de l'Union. Il semble que je devrais parler d'abord de l'Eglise orthodoxe dans son ensemble, puisque l'Eglise Russe n'a été longtemps qu'une fraction de cette Eglise et a dépendu du patriarche de Constantinople. Je la mets à part cependant parce que, à la différence de l'Eglise orthodoxe, elle n'a jamais fait un acte officiel de rupture avec Rome. De ce seul fait, son cas, en face du problème de l'Union, apparaît comme très particulier, ainsi que nous le verrons dans son histoire.

Ce sont les missionnaires grecs qui convertirent au christianisme la Russie païenne vers l'an 1000. La Russie se trouva ainsi rattachée au point de vue religieux à Constantinople dont elle avait reçu l'Evangile. Lorsque Constantinople se sépara officiellement de Rome, la Russie suivit sa fortune. Mais elle ne proclama pas elle-même le schisme ; la rupture se fit implicitement et sans secousse.

Dans l'histoire de l'Eglise Russe, depuis son origine jusqu'à ces dernières années, on peut distinguer trois périodes. D'abord, elle accepte la tutelle du patriarchat de Constantinople et reçoit de lui son métropolite qui réside à Kiew. Mais après l'invasion des Tatars au XIII^e siècle, le centre de l'Empire russe cessa d'être à Kiew pour se transporter à Moscou. Les nouveaux maîtres très autoritaires et

très violents, n'acceptèrent pas la tutelle religieuse de Constantinople et nommèrent à Moscou un métropolite russe indépendant, tandis que celui de Kiew continuait à dépendre de Constantinople. Au xv^e siècle, quand la ville et l'empire grec de Constantinople furent tombés au pouvoir des Turcs, la Russie rompit définitivement avec le patriarchat grec, et l'Eglise Russe se proclama autonome. Le métropolite de Moscou, véritable chef de l'Eglise, fit pendant longtemps grande figure, et tint tête à la violence des tsars. A la fin du xvi^e siècle, la situation de fait du métropole de Moscou fut reconnue par les patriarches de l'Orient, et le métropolite devint patriarche lui-même avec juridiction sur toute l'Eglise Russe. Par suite des circonstances, quelques-uns de ces patriarches furent mêlés de très près au gouvernement du pays et jouèrent un rôle de premier plan auprès des tsars, en particulier après l'avènement de la dynastie des Romanof (1613), dont le premier empereur Michel était le propre fils du patriarche Philarète. Un de ces patriarches, Nikone (1652-1681), homme d'une très haute intelligence, d'un grand ascétisme et d'un véritable zèle chrétien, entreprit une réforme de la liturgie et des mœurs, réforme nécessaire, car la liturgie avait été déshonorée par des fautes et des pratiques grossières, et les mœurs étaient dissolues. Il se heurta à la mauvaise volonté des grands et à l'obstination têtue du peuple qui ne voulait rien changer à ses traditions. Du mouvement de protestation contre les réformes, naquit la dissidence du Raskhol qui s'est divisé en un grand nombre de sectes, refuge du fanatisme et des éléments les plus troubles de la religion russe.

Au xviii^e siècle, quand Pierre le Grand voulut ouvrir la Russie au monde occidental et établir les

bases de son absolutisme, il se heurta à la puissance du patriarchat. Dès lors, il n'eut plus qu'une idée, le supprimer et faire de l'Eglise Russe un instrument dans sa main de souverain. Il feignit donc de regarder le patriarche de Moscou comme un rouage inutile, le seul patriarche à ses yeux étant celui de Constantinople, et à la place du patriarche, il mit à la tête de l'Eglise Russe, une sorte de concile permanent, un conseil appelé le Saint-Synode, composé d'évêques et de fonctionnaires civils. A la tête du Saint-Synode, un procureur général était chargé de représenter l'empereur, et de communiquer au Synode les désirs et les volontés du monarque. Le tsar ne devenait point le Pape de l'Eglise Russe, puisque jamais il ne s'est arrogé directement un pouvoir spirituel sur les âmes de ses sujets ; mais comme la direction religieuse de l'Eglise appartenait à un conseil anonyme qui restait dans sa main, il était en réalité le seul maître. Cette organisation a duré depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours. Et vous sentez sans que j'insiste quels inconvénients pour la vie religieuse de l'Eglise a eu fatalement cet asservissement au pouvoir politique. Peu à peu le clergé a perdu de sa dignité : on n'injurie pas l'Eglise Russe en disant que ses popes de village manquent de culture et de dignité morale. Il y a plus d'intelligence et d'esprit ecclésiastique chez les évêques quand ils ne deviennent pas de purs fonctionnaires. Le sentiment chrétien dans sa pureté s'est mieux conservé chez les moines, fort nombreux, et dont quelques-uns s'élèvent très haut dans l'ascétisme

Mais le grand honneur de l'Eglise Russe c'est la piété de ses fidèles. L'âme slave semble prédestinée à comprendre le grand commandement évangélique de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes.

C'est vraiment un beau spectacle que la prière dans les églises russes, les manifestations chrétiennes qui attirent les foules à la Vierge du Kremlin ou à l'icône de Kazan. Les Français qui ont vécu à Moscou et qui ont vu les moujiks accourus à pied du fond de leur province, passer la nuit à la porte du Kremlin pour y entrer dès l'ouverture des portes et vénérer la Vierge Miraculeuse, affirment que rien chez nous, sauf peut-être les grands pèlerinages de Lourdes, ne peut donner une idée de l'intensité de foi qui éclate dans cette atmosphère saturée de mysticisme. On peut en dire autant des foules qui font tous les ans le voyage de Jérusalem pour aller prier aux Lieux Saints. Enfin, en Russie plus qu'ailleurs, on trouve de ces merveilleux cas individuels qui sont une manifestation concrète de l'action du Saint-Esprit sur les âmes : des hommes importants, de grands seigneurs, se décident brusquement à la suite d'un drame de conscience qui ressemble à une révélation, à appliquer à la lettre le conseil évangélique, vendre leurs biens, en donner le prix aux pauvres et suivre Jésus dans le dénuement et dans la souffrance. Assurément, séparée du centre et corrompue par son asservissement, l'Eglise Russe a perdu des lambeaux de la tradition catholique et elle s'est laissé pénétrer par des infiltrations assez troubles — mais par son sacerdoce correctement ordonné, elle a gardé le contact avec la grâce de Jésus-Christ et grâce à ce contact, grâce aussi aux prédéterminations providentielles de l'âme slave, elle a gardé la tradition pure de la charité évangélique.

De cette Eglise ainsi constituée, quels ont été les rapports avec Rome ?

Très rares et très espacés, parce que la Russie a longtemps vécu séparée du monde occidental. Les

rapports dont l'histoire a gardé le souvenir au xiv^e, xv^e et xvi^e siècles, ont été dictés par un intérêt politique passager et n'ont mis en relief que le bon vouloir de Rome et la méfiance de Moscou. Peu à peu dans l'âme russe se formait un monceau de préjugés et de colères contre l'Eglise Romaine. La Russie était en lutte avec des peuples qui étaient ou se disaient catholiques et il arrivait que ces peuples se servaient de leur religion comme d'une arme contre la Russie. Les luttes séculaires de la Russie et de la Pologne, luttes ardentes et cruelles, ont été marquées par une confusion constante entre le catholicisme et la patrie polonaise d'un côté, l'orthodoxe et la patrie russe de l'autre. Dès lors, pour tout Russe, le Latin n'est pas l'homme d'une autre religion, il est l'ennemi de la sainte Russie, il est l'hérétique, le suppôt de Satan, avec qui on ne peut avoir d'autres relations que les relations de guerre à outrance. Imaginez un peuple séparé par tant de distance de la civilisation occidentale, un peuple incapable de par son atavisme de comprendre la mentalité latine, un peuple illettré qui ne vit que de tradition orales — et qui a été nourri pendant des siècles de ce préjugé anti-latin — et vous comprendrez par quel mur l'Eglise Russe, qui cependant n'a jamais rompu officiellement avec l'Eglise Romaine, se trouve séparée de l'Eglise Romaine.

Pourtant, ces obstacles au lieu de décourager les apôtres de l'Union, les ont attirés — je parle en particulier des apôtres français, qui ici comme en toutes choses sont à l'avant-garde. La voie leur a été ouverte par un grand penseur russe Soloviev, une âme méditative et d'un christianisme exigeant comme celle de Newman, qui a étudié à fond son Eglise et l'Eglise Romaine et qui a proclamé la nécessité de

l'union pour le bien des deux Eglises, sous l'égide du Souverain Pontife, successeur de Pierre. La grande voix de Soloviev a provoqué un ébranlement dans les plus hautes intelligences du monde slave et elle a fait naître chez nous le très vif désir d'aller au devant des âmes qui nous cherchent.

Au reste, Léon XIII, le Pape de l'Union, à qui rien n'échappait du mouvement religieux dans le monde, s'attacha pendant tout son pontificat à procurer la réunion de l'Orient et nommément de la Russie à l'Eglise Romaine. Par Soloviev dans le monde slave, par la grande voix de Léon XIII dans le monde latin, la question russe était posée.

C'est alors que des prêtres français se mirent en route. Je ne nomme pas les vivants; mais je puis nommer le plus éminent de tous, qui est mort, l'abbé Gustave Morel, professeur à l'Institut Catholique de Paris, dont tous ceux qui l'ont connu ont gardé un si profond souvenir. Ils allaient en Russie inaugurer une méthode fraternelle qui consistait à laisser de côté tous les grands rêves d'action diplomatique, à regarder, à étudier, à s'édifier de la piété russe, à édifier les Russes, à dissiper les préjugés latins contre la Russie et les préjugés russes contre le latinisme, à entrer en contact avec ceux qui souhaitent l'unité de l'Eglise et à créer ainsi des noyaux de rayonnement. Cette admirable action, jointe à l'action des Augustins de l'Assomption et des Jésuites, avait atteint un certain nombre de milieux russes et on pouvait espérer que le jour viendrait où le problème de l'Union s'imposerait définitivement aux préoccupations de l'Eglise Russe. Les obstacles restaient, les préjugés antilatins étaient toujours aussi vivaces, l'Eglise officielle était toujours aussi ligotée par le pouvoir civil; mais un certain progrès était

réalisé ; on ne s'ignorait plus systématiquement et de groupe à groupe on s'estimait et on s'aimait.

C'est alors qu'a éclaté au milieu d'une guerre atroce la plus violente et la plus obscure des Révolutions. Comme au temps de l'invasion des Tatars, l'Eglise Russe a été emportée par la tourmente. Nous savons difficilement ce qui se passe chez elle parce que de nouveau la Russie s'est trouvée séparée de l'Occident comme au Moyen-Age, et entre elle et nous un mur s'est élevé qui ne laisse passer que quelques rares nouvelles et encore fort suspectes. Nous pouvons cependant savoir ceci : la chute du tsarisme a brisé l'esclavage de l'Eglise Russe ; elle a brusquement retrouvé sa liberté qu'elle connut au temps de ses métropolitains et de ses patriarches ; elle a été un peu embarrassée de cette liberté dont elle avait désappris l'usage. Elle a essayé de s'organiser et elle a retrouvé son Concile et son Patriarche respecté de toute la Russie. Puis la Révolution s'aggravant, elle a été accablée par le pillage de ses églises, par le massacre de ses prêtres, par la faim, par l'instabilité de la vie. Dans cette tourmente, comme il arrive fatalement, elle a perdu, dans son clergé et dans ses fidèles, tous les éléments douteux qui restaient attachés à l'Eglise par habitude. Le relâchement de la discipline sociale et l'étrange dislocation des esprits ont bouleversé la conscience religieuse ; et il semble qu'il y ait eu une heure, où on a pu se demander s'il restait encore debout quelque chose de la sainte Russie.

Or, l'Eglise Russe remonte du fond de l'abîme. Il y a deux choses qui n'ont pas péri : d'un côté, les vrais croyants, les vrais disciples de Jésus sont sortis fortifiés de l'épreuve et de la persécution ; ils ont senti dans ce cataclysme la main de la Provi-

dence et ils se sont pris à espérer et à agir. D'un autre côté, le sentiment chrétien qui est incorporé depuis des siècles à l'âme russe, après un moment où il a paru comme étouffé, est revenu à la lumière. Déçu, découragé, lassé, affamé, le peuple russe s'est tourné de nouveau vers ses icones, vers sa Vierge, vers son Dieu. On a vu, les faits sont récents, des choses étonnantes; on a vu les soldats de l'armée rouge réclamer des aumôniers et la prière publique dont ils étaient privés depuis quatre ans. Les marins de Cronstadt ont demandé à l'évêque de Petrograd d'aller célébrer la messe sur le vaisseau amiral des Soviets; et l'évêque qui redoutait d'abord un piège et craignait pour sa vie, a fini par se rendre à leur désir; il a été reçu sur les vaisseaux en rade, au milieu des fleurs, des étendards et des fanfares comme un envoyé de Dieu, et l'office divin a été suivi avec piété par les marins de la Révolution. Nous savons enfin que de tous côtés dans les campagnes de la Russie le peuple se soulève contre la tyrannie révolutionnaire; et ce qui donne à ces révoltés un caractère nouveau, c'est que les moujicks ne se soulèvent pas contre une oppression dont ils seraient las; ils obéissent à une idée mystique, à un besoin religieux; ils s'arment au nom de Dieu pour une croisade nationale. On ose à peine le penser et le dire: mais ne semble-t-il pas que la Russie va finir par retrouver son équilibre, et que cet équilibre elle le devra à l'Eglise, régénérée par la persécution, et restée debout dans sa foi à Jésus-Christ, alors que autour d'elle s'ombraient tous les autres éléments de l'ordre social.

Une Eglise ainsi éprouvée et régénérée est plus près de l'Union que l'Eglise officielle d'hier. L'obstacle principal est tombé: l'Eglise Russe ne dépend

plus de l'Etat russe, elle est libre de ses destinées. Mais affaiblie par la Révolution, incapable peut-être de se relever seule, ne pouvant pas compter de longtemps sur un gouvernement indifférent ou hostile, elle a besoin d'un point d'appui. Ce point d'appui ne peut plus être comme au temps de ses métropolitites le patriarcat de Constantinople, très affaibli lui-même. Dès lors, pourquoi ne tournerait-elle pas ses regards vers Rome? Aucun obstacle doctrinal ne peut l'arrêter, et elle sait qu'elle n'a rien à craindre pour sa liturgie et pour ses traditions. Evidemment il reste le préjugé antilatin du peuple. Mais la tourmente révolutionnaire a emporté bien des choses, y compris l'unité russe, et le Latin n'est plus l'ennemi. D'ailleurs la Russie a su l'intervention paternelle de Sa Sainteté Benoît XV pour sauver le tsar et sa famille de la mort; et la nation qui avait abandonné son tsar continuait à l'aimer, et elle a été touchée au cœur par ce geste du Pape. Elle a su aussi les initiatives charitables de Benoît XV en faveur des prisonniers russes, en faveur des prêtres russes, et la nation charitable par excellence a vu dans ce geste du Pape la meilleure preuve des sentiments fraternels de l'Eglise Romaine.

Les Russes peuvent être sûrs que s'ils font un pas vers nous nous en ferons trois vers eux. C'est que nous avons, nous catholiques français quelques remords. Qu'avons-nous fait pour l'Eglise Russe, pour nos frères séparés, lorsqu'ils ont souffert de la plus atroce Révolution? Qu'avons-nous fait pour soulager une Eglise chrétienne martyrisée? Non seulement nous n'avons rien fait pour eux, mais nous avons été prompts à les condamner, notre presse les a accablés et nous les avons rendus solidaires, alors qu'ils en étaient victimes, d'un désordre

qui nous gêne, qui nous blesse dans nos intérêts et nous menace dans notre avenir (1). Notre attitude n'était pas juste : chrétiens, il nous faut prier pour des chrétiens qui souffrent et si nous le pouvons les secourir. C'est de Paris que doit partir le geste de la charité fraternelle. Car de Moscou à Rome la route passe par Paris.

Elle passe aussi par Prague. Le travail de l'union sera facilité par une très noble nation que la dernière guerre a dotée de son indépendance nationale, la nation Tchéquoslovaque. Ce peuple slave qui conserve dans sa Moravie le tombeau de Saint Méthode, apôtre des Slaves, sera le trait d'union entre Rome et Moscou. L'idéal religieux de toute âme chrétienne en Moravie est l'union des catholiques et des orthodoxes slaves. Cet idéal est entretenu par les journaux, les revues, les ligues qui englobent et passionnent même la jeunesse des écoles. Une école apostolique pour les missions slaves a été fondé à Velerad, au tombeau de Saint Méthode par l'épiscopat ; et dans ce même lieu se sont tenues déjà plusieurs conférences sur l'union où ont pris part des orthodoxes et des catholiques ; d'autres conférences sont en préparation. Comme les Russes abordent sans défiance les Tchèques qui sont leurs frères de race et qui les comprennent, on peut espérer que ces contacts répétés useront peu à peu les préjugés et prépareront les voies à une action plus profonde.

(1) Comment avons-nous répondu aux appels émouvants du patriarche Tikhone, de l'archevêque d'Omsk, du métropolitite d'Odessa qui nous imploraient pour une Eglise tombée aux mains des brigands ? (Cf. *La Voix de l'Eglise Russe* par un membre du Concile de l'Eglise Orthodoxe. Paris, 1919).

Il faut souhaiter de toutes nos forces que cette action soit bientôt possible, parce qu'elle est conforme à la volonté de Notre-Seigneur, parce qu'elle nous permettra de soutenir une Eglise chrétienne très éprouvée et parce qu'elle nous apportera à nous-mêmes des avantages spirituels. Il ne faut pas croire en effet que l'Eglise Russe, malgré ce qu'elle a souffert et perdu dans ses tribulations, n'ait rien à nous apprendre. Notre pensée religieuse est organisée et ferme, mais peut-être la Russie a-t-elle mieux conservé que nous la faculté mystique, qui chez elle n'a pas de contre-poids et qui chez nous serait réglée par la raison. Nous pourrions ainsi retirer du contact avec l'âme slave comme un rafraîchissement et comme un renouvellement de la charité évangélique.

C'est en raison de l'importance de ce but, que le Pape Pie IX a institué l'Association de prières pour le retour de l'Eglise gréco-russe à l'unité catholique et a ordonné de célébrer la messe à cette intention ; c'est pour le même motif que le pape Léon XIII a érigé solennellement l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption qui a organisé une croisade de prières en vue du même résultat. Et puisque la Très Sainte Vierge Marie est l'objet d'un culte spécial dans toute la Russie, c'est à elle que nous devons nous adresser tout particulièrement : elle ne peut pas permettre que des chrétiens qui l'aiment et qui l'invoquent avec ferveur soient séparés pour toujours de l'Eglise de son divin Fils. Il faut réciter l'admirable prière de Pie IX pour l'Orient :

« O Marie, Vierge Immaculée, nous, vos serviteurs et fils de la Sainte Eglise Catholique Romaine, nous vous supplions humblement, pleins de confiance en votre puissante protection, de vouloir bien

implorer du divin Esprit, pour l'honneur et la gloire de son éternelle procession du Père et du Fils, l'abondance de ses dons en faveur de nos frères égarés, les Grecs dissidents, afin qu'éclairés de sa grâce vivifiante, ils rentrent dans le sein de l'Eglise Catholique, sous la conduite infaillible de son premier pasteur et docteur, le Souverain Pontife romain ; et qu'ainsi sincèrement réunis à nous par les liens indissolubles d'une même foi et d'une même charité ; ils glorifient avec nous par la pratique des bonnes œuvres, la très Auguste Trinité, et vous honorent en même temps vous, ô Vierge mère de Dieu, pleine de grâce, maintenant et dans tous les siècles. Ainsi-soit-il. »

VII

Les Églises Orthodoxes.

Tournons aujourd'hui nos regards vers ces églises d'Orient, débris et souvenirs glorieux de ces communautés chrétiennes d'où sont venus à l'Occident la lumière de l'Evangile et le bienfait de la foi. A peine les apôtres de Jésus partis de l'Orient furent arrivés jusqu'en Occident et eurent établi la doctrine chrétienne dans des communautés bien organisées, qu'une lutte sourde commença entre les grands centres religieux de l'Orient et ceux de l'Occident. Dans les ton des controverses qui ont rempli les premiers siècles chrétiens, on discerne comme une vague jalousie de l'Orient qui a été autrefois conquis par Rome et qui s'en souvient, qui a conquis l'Occident à la foi de Jésus-Christ et qui maintenant se sent de nouveau dominé et conquis par Rome, devenue chrétienne. C'est une blessure d'amour-propre qu'on ne s'avoue pas à soi-même, mais dont on souffre. Lorsque les empereurs Romains s'établirent à Constantinople et firent de cette ville la seconde capitale de l'Empire, la mauvaise humeur de l'Orient contre l'Occident trouva là son centre de cristallisation. Dès le iv^e siècle, Eusèbe appelle l'empereur de Constantinople l'évêque universel, et la complaisance de l'Eglise d'Orient pour les empereurs ne fit que croître d'année en année, jusqu'au point de créer ce système odieux, qu'on a appelé le césaropapisme, et

qui devait être la cause principale de la séparation. Constantinople centre politique et religieux de l'Orient va chercher à s'opposer à Rome.

La réponse de Rome à cette attitude politique des chrétiens d'Orient fut une nécessité politique ; le Pape avait besoin d'appui. Il s'appuya sur Charlemagne qu'il sacra Empereur d'Occident. Ce geste eut à Constantinople un très grand retentissement ; les empereurs d'Orient y virent une division effective de l'Empire opérée à leur détriment et Rome qui avait été jusque-là pour eux une rivale devint effectivement une ennemie. Tant que l'Empire d'Occident fut puissant, l'Orient le respecta ; mais quand il tomba en décadence avec les successeurs de Charlemagne, le mépris succéda au respect. La chaire de Pierre fut occupée pendant quelques années par des Pontifes incapables, ce qui accentua les dédains de l'Orient. Enfin quand ce Saint Empire fut tombé aux mains de l'Allemagne qui prétendit régenter l'Eglise et l'opprimer, l'Orient eut beau jeu de déclarer que l'Eglise Romaine était hérétique et qu'il était grand temps de l'excommunier.

Cette pensée s'accordait trop bien avec l'ambition des patriarches de Constantinople, qui étant devenus peu à peu les maîtres de tout l'Orient par l'abaissement des autres patriarchats, rêvaient de devenir les maîtres de la chrétienté toute entière. Ils entreprirent donc une lutte ouverte contre le Pape, essayant d'éluder ses ordres et de se rendre indépendants. Bientôt même ils lui faisaient la leçon ; ils lui reprochaient d'avoir changé la discipline de l'Eglise, la liturgie et même le dogme en introduisant dans le Credo le *Filioque*. Ainsi de Photius à Michel Cérulaire, à travers une foule d'incidents qui marquent la désunion des esprits et des cœurs, le schisme

s'affirma et éclata enfin par l'excommunication réciproque des deux Eglises.

Tous les torts n'étaient pas du côté de l'Orient ; l'Occident répondit souvent aux récriminations de Constantinople avec quelque âpreté et avec des incertitudes et des variations qui maintenaient le trouble dans les esprits. Une grande faute fut commise dont les conséquences pèsent encore sur le problème de l'union : au ^{xiii}^e siècle une croisade organisée par l'Occident pour aller délivrer le tombeau du Christ du joug des Musulmans, dévia de sa route ; conduits par la colère et la rapacité des Vénitiens et des Gênois, les Croisés malgré la défense formelle du Pape, se portèrent sur Constantinople, mirent la ville à feu et à sang et, sur les ruines de l'Empire chrétien orthodoxe, ils établirent un royaume latin. Le Pape Innocent III eut beau protester contre ce crime des Croisés ; l'Orient chrétien tout entier rendit responsable l'Eglise Romaine d'un traitement indigne qu'il n'a jamais oublié ; entre les Croisés catholiques, pillards et félons, et les Musulmans cruels et dominateurs, les chrétiens orientaux ne voyaient pas de différence.

Cependant des tentatives furent faites pour effacer ces souvenirs et ramener l'unité. Les papes y apportèrent tout leur zèle et toute leur bonne volonté ; les Conciles de Lyon en 1274 et de Florence en 1439, où les délégués de l'Orient et de l'Occident se rencontrèrent, décidèrent l'union et la décrétèrent. Mais elle fut éphémère ; il y avait trop de malentendus dans les esprits et trop de haine dans les cœurs. Et l'Orient et l'Occident se séparèrent cette fois profondément, par incapacité de s'unir.

Entre les deux Eglises, toute relation fut supprimée et l'oubli tomba. Aucun contact entre la

pensée orientale et la pensée occidentale ne fut maintenu. Pour l'Occident, l'Eglise d'Orient esclave des Turcs ne comptait plus ; pour l'Orient orthodoxe, l'Eglise d'Occident était devenue hérétique. C'est ainsi et jusqu'à ce point que des chrétiens peuvent se méconnaître !

L'Eglise d'Orient, séparée du centre de l'unité, a connu toutes les conséquences lamentables de l'isolement. Séparée de Rome, elle a été déchirée par les séparations intestines et peu à peu dans son sein se sont constituées des Eglises nationales qui se sont proclamées indépendantes ; je vous l'ai dit, elles sont au nombre de quinze. Pour subsister dans un pays dominé par une tyrannie étrangère, l'Eglise ne pouvait vivre qu'en s'identifiant aux aspirations de la race qui résiste, et dans ces différentes parties de l'Empire turc, l'Eglise est devenue une forme du nationalisme, bien mieux le noyau du nationalisme, si bien que la religion est la patrie même. Situation qui n'est pas sans de graves inconvénients pour la religion. Si à cette division de l'Eglise d'Orient en autant d'Eglises autonomes qu'il y a de nationalités décidées à vivre, on ajoute la division intervenue du fait des dissidents monophysites ou nestoriens, et la division introduite par les orientaux unis à Rome et constitués en Eglises particulières, l'Orient religieux nous apparaît comme une poussière de communautés chrétiennes. C'est en général le sort de quiconque se sépare de l'unité.

Toutes ces communautés souffrent des mêmes maux. Quelques-unes comme celles d'Arménie, de Syrie, de Grèce, ont été périodiquement massacrées par les Turcs. Toutes ont pris l'habitude de l'oppression. La vie chrétienne s'est affaiblie parce que l'instruction religieuse manquait et que le clergé

était insuffisant. L'ignorance a été suivie par le mépris des sacrements et par le désordre des mœurs. Des églises ainsi persécutées et affaiblies par leur propre indigence sont exposées à de graves dangers : elles peuvent être la proie de l'islam toujours conquérant ou de l'incrédulité occidentale qui s'avance vers l'Orient de plus en plus menaçante.

L'Eglise d'Orient a besoin de nous. A plusieurs reprises nous l'avons soutenue de notre politique, de nos armes et de notre argent. C'est la gloire de la France, c'est une tradition sacrée qu'elle ne devrait pas abandonner, d'avoir été toujours la protectrice des chrétiens en Orient. Le récent voyage en Orient du Cardinal Dubois est la preuve que notre sympathie est toujours active. Mais pour guérir de ses maux et pour se relever, l'Eglise d'Orient a besoin d'autre chose, elle a besoin de secours spirituels et d'une réforme religieuse qu'elle ne pourra trouver que dans l'union et par l'union.

Ce fut la pensée des quatre derniers papes de l'Eglise Romaine : Pie IX, Léon XIII, Pie X et Benoît XV ont eu à cœur le retour de l'Orient à l'unité. En 1848, Pie IX à peine monté sur le trône pontifical adressa une encyclique aux orientaux pour les appeler à l'unité ; en 1870, détail trop oublié et profondément touchant, il les invita solennellement à participer au Concile œcuménique du Vatican. Léon XIII fit de la question de l'union des Orientaux avec Rome la préoccupation principale de son pontificat. « Il mit en œuvre pour ce but toutes les industries qu'un zèle éclairé peut suggérer : introduction dans la liturgie latine de plusieurs grands saints et docteurs de l'Orient chrétien ; éloge enthousiaste et respect scrupuleux des anciens rites orientaux qui sont protégés par des censures contre les

entreprises d'une propagande malavisée; manifestation grandiose de cette estime des rites et de cet esprit large et vraiment catholique au Congrès Eucharistique de Jérusalem, en 1893, où l'on vit toutes les liturgies orientales dérouler tour à tour devant le légat du Saint-Siège la pompe de leurs cérémonies, en même temps que des rapports étendus en expliquaient le riche symbolisme et en faisaient admirer la beauté; institution d'une commission cardinalice spéciale pour s'occuper des Eglises d'Orient; création de plusieurs séminaires pour la formation d'un clergé catholique des divers rites; érection de l'Archiconfrérie de Notre-Dame de l'Assomption pour susciter un courant intense de prières en faveur de l'union (1) ».

Le Souverain Pontife Pie X, continuant cette action, profita du 15^e Centenaire de Saint Jean Chrysostome pour proclamer l'estime du Saint-Siège pour les liturgies orientales et pour inviter à l'union nos frères séparés. Enfin, Sa Sainteté Benoît XV, en pleine guerre, et pour marquer sa sollicitude pour l'Orient a créé une Congrégation spéciale pour l'Eglise Orientale dont il s'est réservé la présidence et un Institut pontifical pour l'étude de l'Orient chrétien.

Comment l'Orient a-t-il répondu à ces avances paternelles? Pas toujours avec la charité et l'élan que nous aurions souhaités. Une fois même, on entendit retentir une âpreté d'accent qui rappelait les jours de Photius et de Michel Cérulaire. A l'appel de Léon XIII, si noble et si charitable, le patriarche de Constantinople répondit par un document de colère qui reprochait à l'Eglise Romaine

(1) Le P. Martin Jugie : *La Prière pour l'Unité Chrétienne*.

d'être hérétique et la traitait de très haut. Evidemment les obstacles à l'union de l'Orient et de l'Occident sont considérables : les souvenirs du passé sont cuisants et les préjugés antilatins sont toujours aussi vivaces dans les cœurs; les nationalités menacées se défendent par tous les moyens et se confondent toujours avec la religion; l'attachement aux traditions et aux rites est profond et malgré, les promesses des Papes, malgré la preuve éclatante des Eglises unies, bien des Orientaux croient encore que l'union serait la latinisation de l'Orient; dans certains pays comme la Yougoslavie, catholiques et orthodoxes, numériquement égaux, s'affrontent comme représentant deux partis et deux races qui se disputent la suprématie dans le jeune royaume-état politique qui ne favorise pas un rapprochement. Enfin, le dernier obstacle, le plus grave peut-être, c'est que un certain nombre de chrétiens orientaux ont laissé affaiblir leur sens chrétien, ont perdu la notion d'Eglise, et, ne sentant aucunement le malheur de l'isolement et du schisme, n'éprouvent pas le désir de l'unité.

Tel était l'état des esprits en 1914. La guerre est venue, et l'Orient, comme l'Europe, a été bouleversé dans ses fondements. Il semble d'abord qu'il en est résulté un grand bien religieux, puisque les Eglises orientales ont pu secouer le joug des Turcs que la guerre a laissés très affaiblis. Mais ce n'est là peut-être qu'une apparence. D'autres événements se sont superposés à celui-là : les Juifs sont revenus en Palestine; c'est une nation officiellement séparée de Rome par son Eglise, l'Angleterre, qui s'est emparée du grand premier rôle dans tout l'Orient. Ce qui prouve, pour le dire en passant que la clef du problème de l'Union des Eglises est à Londres : si l'Eglise Anglicane reste séparée de l'Eglise Romaine,

elle agira en Orient par le fait de sa position, comme un agent du schisme et éloignera encore plus les Orientaux des Latins, peut-être même en les payant d'un semblant d'union, qui serait un rapprochement depuis longtemps cherché d'ailleurs entre l'anglicanisme et l'orthodoxie; au contraire si l'Eglise d'Angleterre était unie à l'Eglise Romaine, son exemple et son attitude entraîneraient l'Orient qui cherche sa voie.

Mais restons dans le domaine des faits. De l'agitation de la guerre et des transformations qui l'ont suivie, il sortira pour l'Orient une nécessité de réviser ses positions; et comme chaque jour il nous connaît mieux, comme il nous appartient de nous faire estimer et de nous faire aimer de lui, le rapprochement ne peut pas manquer de se faire. Nous y serons aidés par l'action de la Tchéquo-Slovaquie dont je vous parlais hier, et aussi par l'action d'un autre peuple qui a trouvé dans la guerre son indépendance, le peuple yougoslave. Il se compose d'un nombre égal de catholiques Slovènes et Croates, bosniaques et d'orthodoxes Serbes. Sans doute les catholiques sont en lutte avec ces orthodoxes dans les limites du royaume yougoslave, où ils ont à se défendre contre les ambitions panserbes et contre l'anticléricalisme du Gouvernement qui s'appuie sur les orthodoxes pour persécuter les catholiques; mais en dehors des limites de la Yougoslavie, ils montrent leur force de pénétration qui est due à une sorte d'harmonie d'âme entre eux et les orthodoxes orientaux. C'est ainsi qu'ils peuvent agir sur l'Eglise grecque, sur l'Eglise bulgare et l'Eglise roumaine. Des rapports réguliers sont déjà établis entre eux et les évêques bulgares qui ont envoyé des étudiants ecclésiastiques à la Faculté catholique de Laybach.

En tout cas, de toute la force de nos âmes, il faut

souhaiter l'union avec l'Orient orthodoxe. Elle est possible, puisque le dogme n'est pas engagé, puisque Rome est prête à respecter les traditions et les disciplines locales, et puisque on n'est arrêté que par des préjugés et des haines, que le temps et la charité peuvent dissiper. Elle est possible et elle est nécessaire; nécessaire à l'Orient anémié, morcelé religieusement, et qui a besoin de trouver un point d'appui solide qu'il n'a plus ni à Constantinople, ni à Moscou, et qu'il ne peut chercher ni à Athènes, ni à Nich, ni à Sofia. J'ajouterai, l'union est nécessaire aussi à l'Occident.

N'oublions pas tout ce que nous devons à l'Orient : l'initiation à l'Evangile et à la foi en Jésus-Christ; l'initiation liturgique; le monachisme. Nous lui devons de grands docteurs et de grands saints : saint Jean l'Evangéliste, saint Athanase, saint Jean Chrysostome, saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, saint Polycarpe et saint Irénée, par qui l'Evangile est venu à Lyon, et les Solitaires de la Thébaïde qui ont fait fleurir la sainteté dans le désert. L'Orient garde dans ses sanctuaires ces grands souvenirs; il les fait vivre dans les pompes d'une liturgie dont la splendeur et l'éclat dépassent la nôtre. Il conserve les lieux que Jésus a foulés de son pied et arrosés de son sang divin; il conserve les lieux que les premiers apôtres ont sanctifiés : il a hérité du glorieux périple de saint Paul. Les faits matériels, les lieux qui nous rattachent à nos origines, jusqu'à Jésus, ils sont là, dans cet Orient qui a été bouleversé et qui a souffert. Il n'est pas possible que tant de grandeur, tant de beauté, tant de richesse religieuse, restent hors de l'unité catholique; l'Occident a besoin de toucher ces reliques sacrées et de les embrasser dans l'unité.

Voilà pourquoi, il faut prier avec une intensité toujours accrue pour l'union de l'Orient et de l'Occident. Attachons-nous à deux formules de prière également vénérables, l'une fait partie de la liturgie orientale et a été approuvée par Pie X, l'autre est de Sa Sainteté Benoît XV.

Prière de saint Metrophane de Smyrne, que l'Eglise grecque récite dans sa liturgie aux matines du dimanche, approuvée par Sa Sainteté Pie X, le 22 juin 1907 et enrichie d'indulgences.

« En vous glorifiant maintenant, ô Trinité, Principe un, Reine et Créatrice de toute chose, Nature souveraine, éternelle, vivifiante, compatissante, amie des hommes, toute bonne, nous vous demandons le pardon de nos péchés, la paix pour le monde et la concorde pour les Eglises.

« Unique domination, unique souveraineté divine, à la triple splendeur et au triple rayon, accueillez avec bienveillance ceux qui vous célèbrent par des hymnes; délivrez-les de leurs fautes, des tentations et de l'adversité, et dans votre miséricorde accordez sans retard aux Eglises la paix et l'union.

« O Christ mon Sauveur, vous qui avez habité le sein de la Vierge et qui dans ce monde, votre œuvre, êtes apparu Dieu et homme tout ensemble, sans aucun changement ni mélange; vous qui avez formellement promis d'être toujours avec vos serviteurs, accordez par l'intercession de Celle qui vous a enfanté, accordez la paix à tout votre troupeau. »

Prière de Sa Sainteté Benoît XV, enrichie d'une indulgence plénière pour quiconque la récite pendant un mois.

« O Seigneur qui avez uni les diverses nations dans la confession de votre nom, nous vous prions pour les peuples chrétiens de l'Orient. Nous souve-

nant de la place éminente qu'ils ont tenue dans votre Eglise, nous vous supplions de leur inspirer le désir de la reprendre pour former avec nous un seul bercail sous la conduite d'un même Pasteur. Faites qu'avec vous ils se pénètrent des enseignements de leurs saints docteurs qui sont aussi nos Pères dans la foi. Préservez-nous de toute chute qui pourrait les éloigner de nous. Que l'esprit de concorde et de charité qui est l'indice de votre présence parmi les fidèles, hâte le jour où nos prières s'uniront aux leurs, afin que tout peuple et toute langue reconnaisse et glorifie Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils. Ainsi soit-il. »

VIII

Moyens de hâter l'Union.

En parcourant rapidement l'histoire des Eglises chrétiennes séparées et en essayant de nous rendre compte de leur situation religieuse ainsi que de leur attitude en face du problème de l'union, nous avons constaté des symptômes qui peuvent encourager nos efforts et d'autres qui sont moins consolants. Il nous faut voir aujourd'hui par quels moyens nous pourrions amener le problème de l'Union dans une atmosphère plus charitable et hâter le jour où elle sera possible.

Il convient d'apprécier d'abord les obstacles qui s'opposent à l'union; c'est cette connaissance qui pourra d'abord orienter notre activité.

L'obstacle principal, le premier, c'est l'ignorance. L'ignorance mutuelle, bien entendu; car le péché d'ignorance est imputable à tout le monde, aux catholiques Romains, aux Anglicans, aux Russes, aux Orientaux. Chaque Eglise, après le schisme, a évolué suivant un rythme propre et comme souvent les évolutions ont été divergentes, chacune s'est fait une physionomie propre très différente de l'Eglise voisine. Longtemps d'ailleurs entre ces Eglises un écran a été tendu qui a empêché toute communication et même tout regard de curiosité. Etonnons-nous après cela si on s'ignore les uns les autres. Nous — et j'entends par là tous les catholiques sauf quelques rares exceptions — nous ignorons tout de

l'Eglise Russe et des Eglises orientales ; nous n'avons que de vagues notions sur l'Eglise Anglicane. Russes et Orientaux et Anglicans nous ignorent d'ailleurs comme nous les ignorons nous-mêmes. De cette ignorance naissent les injustices et les préjugés : qu'une erreur grossière et infamante pour une Eglise soit colportée dans une autre, elle y prend aussitôt figure de vérité parce qu'on ne sait pas la vérité ; et l'Eglise qui est lésée ainsi se fâche et s'indigne que ses frères séparés aient pu croire à son sujet de pareilles monstruosité. Ainsi grandissent les malentendus haineux, qui avec le temps s'incorporent dans l'esprit d'une race et deviennent des préjugés indestructibles. Chaque chrétien dans le monde entretient ainsi dans son cœur, sans le savoir, un lot de préjugés antichrétiens qui l'empêchent d'abord d'ouvrir ce cœur à l'idée d'union et de travailler efficacement à réaliser l'unité.

Je n'ose pas dire qu'un de ces préjugés est le sentiment national, car le sentiment national est de soi fort noble, et s'il est contenu dans les limites de la charité et de la justice, il est un élément de notre valeur morale. Mêlé à la religion il particularise le catholicisme qui est de soi universel. Fatalement, dans chaque pays, l'Eglise se mêle à la vie du pays, devient une des formes de cette vie du pays, prend de ce chef une physionomie particulière et noue avec le pays des liens profonds et intimes. Parfois même, surtout quand une race est menacée dans son existence, l'Eglise s'identifie avec la race et devient la voix du pays. Et s'il arrive que le pays ait à lutter contre des nations voisines, d'une religion ou d'une confession différente, forcément l'Eglise nationale considère l'Eglise du pays ennemi comme une ennemie et répugne à toute idée

d'union. Même en dehors de ce cas, il est évident qu'on est chrétien avec sa mentalité, avec son âme, et qu'il y a bien des différences entre une âme slave, une âme anglaise et une âme latine. Il est tout naturel qu'une Eglise nationale s'enferme dans les limites de la nation; et si les malentendus surviennent, le schisme éclate; et quand le schisme a duré, sa durée n'a fait que fortifier le sentiment national et le schisme même. Quand on a été élevé dans ce particularisme schismatique, il faut avoir une intelligence peu commune pour comprendre que le sentiment religieux est d'autant plus parfait qu'il est moins particulariste, et qu'on peut aimer sa patrie, la servir même plus efficacement, en appartenant à une Eglise qui déborde les limites de cette patrie et qui est catholique, c'est-à-dire universelle.

Des esprits réfléchis, qui ont considéré ces deux obstacles de l'ignorance mutuelle et du particularisme religieux, en viennent à se dire que l'union est un rêve irréalisable, une utopie et qu'il est inutile d'employer son temps, d'user son activité, pour une pareille chimère. Lorsque cette conviction est entrée dans une âme, elle devient le grand obstacle à l'union. Inutile de demander une démarche quelconque, une prière, une simple prière pour l'union, à quiconque pense que l'union est une utopie. La prière, s'il la fait, sera une formalité, une formule récitée des lèvres, et par conséquent elle sera frappée de stérilité. Certainement une des grandes raisons pour lesquelles la cause de l'union progresse peu, c'est qu'il y a trop de chrétiens et des plus instruits et des meilleurs qui croient l'union impossible.

Voilà trois obstacles qu'on ne peut pas combattre entièrement comme des péchés : l'ignorance, le particularisme, le scepticisme peuvent être inconscients

ou involontaires. Mais voici des obstacles où notre responsabilité est plus fortement engagée : l'orgueil, la méfiance, l'insuffisance religieuse. — L'orgueil : personne ne veut céder, personne ne veut se soumettre, personne ne veut avouer ses torts, chacun est fier de ce qu'il est et de ce qu'il a, de son passé, de sa richesse spirituelle et considère le voisin comme un inférieur : état d'esprit peu favorable à l'union qui exige d'abord beaucoup d'humilité et de simplicité. La méfiance : pourquoi vient-on nous proposer l'union ? On a donc besoin de nous ? Les promesses que l'on nous fait les tiendra-t-on ? Quel est celui de nos privilèges que l'on veut nous enlever ? et dans ce traité que nous allons conclure est-ce que nous ne serons pas dupes ? Etat d'esprit mortel pour l'union qui exige d'abord une confiance ouverte en nos frères ; si nous ne les estimons pas et si nous n'avons pas confiance en eux, à quoi bon nous unir à eux ? L'insuffisance religieuse enfin : si des chrétiens ont perdu le sens chrétien, s'ils n'ont gardé qu'une foi vague et une charité refroidie, s'ils considèrent l'Eglise comme une institution traditionnelle qui peut avoir son utilité mais qui ne représente ni la volonté du Christ, ni la forme définitive de la religion, ceux-là en réalité ne croient plus à l'Eglise ; ils n'éprouvent aucune peine à être séparés d'une société toute humaine, l'union ne leur semble pas un idéal qui vaille la peine qu'on sacrifie quelque chose de ses aises ou de ses préférences. Et qui dira hélas ! l'étendue de ce dernier obstacle et combien l'état d'esprit que je décris devient commun, et combien il importe par conséquent que le problème de l'union soit résolu prochainement afin que nous puissions restaurer dans le monde chrétien la vraie notion de l'Eglise Catholique !

Voilà les obstacles à l'union, ils sont considérables, ils ne sont pas insurmontables. Par quels moyens peut-on les dissiper et hâter le jour où le problème de l'Union se posera enfin dans la clarté ?

Le premier moyen, qui est un devoir pour tout chrétien, c'est l'étude. Nous avons le devoir de connaître exactement notre religion et nous savons que nous ne pouvons pas être de bons chrétiens si nous négligeons de nous instruire de nos dogmes. Or, nous avons aussi le devoir — je parle bien entendu des hommes instruits et qui ont à leur disposition les moyens de le remplir — nous avons aussi le devoir de connaître les autres Eglises chrétiennes, de nous faire de leur constitution et de leur histoire au moins des notions élémentaires. Connaître son frère, n'est-ce pas un devoir de charité ? Quand nous les connaissons, nous les comprendrons mieux ; nous serons étonnés d'abord de trouver chez eux des usages qui nous déconcerteront : puis nous verrons la raison de ces usages et parfois ils finiront par nous paraître naturels ; nous serons stupéfaits parfois de découvrir en eux une foi supérieure à la nôtre ; nous nous édifierons au contact de leur piété et nous apprécierons davantage le bienfait de l'autorité romaine qui nous préserve de leurs erreurs. Ce devoir de l'étude intelligente, ils l'ont envers nous comme nous envers eux. Si nous voulons et s'ils veulent que cette connaissance progresse, il faudra que des étudiants soient échangés entre nous et que nos jeunes gens aillent aux sources de leur science comme les leurs viendront aux sources de la nôtre. Quand cet échange d'études aura commencé et qu'il se sera établi comme un courant international et interconfessionnel de recherches, il y aura un domaine qu'il conviendra d'explorer avec une particu-

lière attention : tous, catholiques romains, anglicans, protestants, slaves, grecs, orientaux, nous avons tous une origine commune, l'Evangile ; pendant des siècles nous avons vécu d'une vie commune ; Paul, Athanase, Jean Chrysostome, Jérôme, Ambroise, Augustin, nous appartiennent à tous ; nous étions tous unis en eux ; et peut-être qu'à force de les étudier nous trouverions dans ces docteurs le secret pour refaire l'union. L'Eglise était unie ; elle a été déchirée, pourquoi ? Quand les chercheurs des diverses Eglises auront fait en commun la lumière sur ces points, le mur qui nous sépare sera ébranlé et on y aura pratiqué des brèches qui permettront aux âmes fraternelles de passer et de s'embrasser. Que l'Eglise était belle quand elle était une ! C'était mon Eglise, peuvent dire tous les chrétiens du monde entier. Et s'ils ont des cœurs généreux, je les défie bien de ne pas ajouter : il faut que ce soit de nouveau la mienne !

Après avoir étudié ensemble, un excellent moyen de se rapprocher plus intimement, ce sera de collaborer à quelque œuvre chrétienne. Ici s'ouvre un vaste champ d'activité qui a été toujours depuis l'origine le champ de prédilection de l'Eglise : c'est le terrain des œuvres sociales. Voilà que dans nos temps troublés, où le problème de l'union religieuse des chrétiens se pose, comme je vous l'indique, devant tous les chrétiens du monde, se posent aussi avec une acuité redoutable les questions sociales. Les hommes s'arment les uns comme les autres ; les classes se livrent une guerre impie ; le matérialisme fausse les rapports du capital, du patronat et du travail ; et la souffrance grandit et la colère monte et la rafale révolutionnaire peut emporter l'ordre et la beauté du monde. Les disciples de Jésus ont ici

un grave devoir à remplir : qu'ils soient romains, anglais ou slaves, par le fait qu'ils ont le cœur chrétien, ils puiseront dans l'Evangile les mêmes principes d'action. Il ne leur sera donc pas difficile d'unir leurs efforts sur ce terrain dans un même pays, d'échanger des initiatives de pays à pays et de se soutenir avec sympathie malgré les distances. Cette aide fraternelle qu'ils s'apporteront ainsi disposera les cœurs à la charité et fera naître le désir d'une union plus durable et plus profonde.

Mais vous pourriez croire que je ne parle ici que des devoirs des élites : tout le monde n'est pas appelé à étudier les origines chrétiennes ou à diriger l'action sociale. Voici des moyens de hâter l'union qui sont à la portée de tous et qui, étant à la portée de tous deviennent des devoirs pour tous.

Le premier c'est le perfectionnement personnel. Voilà un moyen d'une efficacité infaillible. Vous désirez l'union de tous les chrétiens, eh ! bien commencez par vous perfectionner vous-même de manière à être pour votre compte parfaitement chrétien. Réalisez entièrement l'idéal prêché par Jésus, vivez entièrement l'Evangile. Si le monde se composait de pareils chrétiens, il ne serait pas nécessaire d'attaquer les barrières des schismes, elles tomberaient d'elles-mêmes, elles n'existeraient pas. Ce sont nos défauts, ce sont nos vices qui nous particularisent et qui donc nous séparent ; plus nous sommes parfaits, plus nous échappons au particularisme, plus nous devenons catholiques. L'orgueil, la haine, la méfiance, les jugements téméraires, l'obstination sont des vices antichrétiens, supprimez-les en vous pour être parfaitement chrétien, l'union deviendra facile demain. Voilà pourquoi aider une autre Eglise à développer sa vie religieuse,

à se réformer, à valoir davantage devant Dieu, ce n'est pas la fortifier dans son particularisme, c'est la rapprocher de l'unité; plus elle sera chrétienne, plus elle sera catholique. Sans doute ses membres seront moins portés à la quitter pour des conversions individuelles; mais toute entière et en corps elle se sentira plus disposée à l'union.

Et à ce sujet, nous avons, nous catholiques Romains, un devoir particulier et particulièrement pressant. Nous pensons que c'est notre Eglise qui doit être le noyau de l'unité. Eh! bien il faut que ce noyau soit attractif. Les autres Eglises ne viendront à nous que si elles trouvent réalisée en nous l'intégrité de la doctrine de Jésus. Le jour où les reproches historiques que les dissidents nous adressent ne pourraient plus être formulés parce que notre vie chrétienne serait sans tâche et notre esprit chrétien sans une ombre, ce jour-là l'union se ferait autour de nous. C'est là, à mon sens, une des plus belles pensées de Saint Vincent de Paul, et une de celles qui révèlent la plus grande profondeur d'intelligence et de sainteté, parce qu'elle allait à l'encontre de la mentalité de son temps. Tandis qu'autour de lui tous les ordres religieux s'appliquaient à la conversion des protestants et y employaient tous les moyens qui étaient alors d'usage, Vincent de Paul ordonnait à ses missionnaires de ne pas s'occuper des protestants, de ne jamais discuter avec leurs ministres, de ne pas les froisser dans leur amour-propre — et il affirmait que la meilleure manière de les convertir c'était de convertir et de réformer les catholiques. Il voyait très justement que le jour où les catholiques seraient sans défauts, les protestants n'auraient plus aucun prétexte à exister, puisque tous les motifs avoués de leur séparation se rame-

naient à la corruption des catholiques. Méditons cette pensée de Saint Vincent, elle contient en germe un des plus puissants moyens pour hâter l'union des chrétiens.

Nous avons à notre disposition un autre moyen et celui-ci personne ne peut se refuser à l'employer, c'est la prière. Nous savons que l'union ne se réalisera que par la volonté de Dieu ; les moyens humains peuvent la préparer, non l'achever. Demandons par conséquent à Dieu de hâter le jour où le vœu du Sauveur du monde s'accomplira. Prions ensuite pour nos frères séparés afin que Dieu les éclaire ; ne négligeons aucune des formes de prières, prières individuelles, prières collectives, que l'Eglise met à notre disposition ; afin que dans le monde chrétien tout entier monte la même supplication vers Dieu, la supplication de l'unité. La prière a non seulement cet avantage quand elle est pure et confiante qu'elle fait descendre sur ceux qui prient, et sur ceux pour qui ils prient, la grâce de Dieu, mais encore elle en a un autre : elle développe dans le cœur de celui qui prie un ardent attachement pour l'objet de sa prière ; et ainsi tous ceux qui prieront pour l'union des Eglises chrétiennes, tous ceux qui prieront longtemps, deviendront nécessairement des apôtres de cette union. Nous savons qu'il y a des communautés religieuses anglicanes qui prient pour l'union, il y a dans la liturgie orientale des prières pour l'union, l'Eglise Romaine a établi des prières publiques pour l'union, nous les faisons en ce moment. Que chacun, dans son Eglise, s'associe à ce concert de prières, et il n'est pas possible — rien ne se perd dans le monde spirituel — il n'est pas possible que cette supplication unanime tombe dans le vide.

Je vous dirai enfin qu'il faut croire à l'union et ne

pas se contenter de la désirer et de la souhaiter comme la réalisation d'un beau rêve. Il faut croire à l'union. Ce n'est pas une utopie, c'est un idéal, ce qui est bien différent. L'utopie c'est ce qui pourrait être mais ne sera jamais. L'idéal c'est ce qui n'est pas encore, mais qui sera un jour. Le bonheur sur la terre par exemple est une utopie; le bonheur reste cependant un idéal parce qu'il sera en Dieu. Croire que l'union est possible immédiatement c'est une utopie; croire qu'elle se fera un jour et y tendre, c'est un idéal. Or, il est un fait d'expérience qu'on ne fait rien dans le réel si on ne travaille pas en vue d'un idéal. Oui, il faut être positif et pratique; oui il faut marcher sur la terre ferme; mais si en marchant on veut aller quelque part, il faut marcher sur la terre avec des pieds lourds en regardant les étoiles. L'idéal de tout bon chrétien doit être l'union de tous les chrétiens dans la charité. Et ce qui fait qu'en s'attachant à cet idéal, il est sûr d'être dans le solide et dans le vrai, c'est qu'il sait que Jésus veut cette unité de l'Eglise et que l'Esprit Saint a la mission de la réaliser. Or, tout passera, même les obstacles humains les plus considérables, même la mauvaise volonté des hommes, mais la volonté de Jésus et l'action du Saint-Esprit ne peuvent pas être définitivement vaincues.

IX

L'Avenir du problème de l'Union

L'Union des Eglises chrétiennes se fera un jour puisque Dieu le veut ; et nous avons à notre disposition des moyens de hâter ce jour. Employons-les avec confiance, dans la certitude que Dieu vaincra l'obstination des hommes.

Mais pour nous fortifier et nous soutenir dans cette action à longue portée, ne pourrions-nous pas jeter un coup d'œil sur l'avenir immédiat, et en nous appuyant sur l'interprétation des évènements humains, essayer de voir ce que deviendra demain le problème catholique de l'Union des Eglises chrétiennes ? On est toujours mal venu à parler de demain ; et si j'en parle ce soir, je sais bien et vous savez bien, que des évènements imprévus peuvent bouleverser nos calculs, et que la Providence a souvent montré qu'elle gouverne le monde avec des lois que nous sommes incapables de pénétrer. Mais sans prétendre voir clair dans le mystère, nous pouvons faire nos pauvres hypothèses si nous y trouvons de nouveaux motifs d'agir et un réconfort dans notre action même.

Disons d'abord — et cela pour les esprits agités et brouillons qui vont à l'aventure et ne savent pas attendre pour régler leur activité les indications de la Providence — disons que l'union des Eglises paraît impossible aujourd'hui. Il en est de la réunion

comme de la séparation ; elle ne s'affirme dans les faits que lorsqu'elle a été réalisée dans les cœurs. Ceux qui ont essayé à plusieurs reprises, en 1682, en 1791 ou plus tard, de séparer l'Eglise de France de Rome, n'y ont pas réussi, parce que la foule ne désirait pas ce schisme. Quand au xv^e siècle les dirigeants de l'Orient et de l'Occident ont décrété l'union, ils n'ont pas été suivis par leur clergé et par leurs fidèles, parce que la haine régnait dans les cœurs qui ne voulaient pas se réunir. Les décrets et les traités n'ont de force et d'avenir que lorsqu'ils sont l'expression des sentiments des âmes. Or, en ce moment, l'union n'est pas faite dans les âmes. Nous sommes en progrès, certainement. De tous côtés, dans toutes les Eglises, il y a des hommes, il y a des groupes qui souhaitent l'union, la veulent effectivement, sont prêts à y travailler et même à souffrir pour la réaliser. Mais ces hommes représentent une mentalité d'élite ; ils n'ont pas fait l'opinion publique qui reste indifférente ou hostile. Les préjugés sont toujours vivaces dans les esprits ; nous ignorons la mentalité de nos frères séparés ; nous n'estimons peut être pas à sa valeur leur position religieuse ; eux nous ignorent aussi ; ils voient derrière nos désirs d'union des rêves d'impérialisme et nourrissent leur particularisme des préjugés séculaires. Pour tous ces motifs je ne crois pas que l'on puisse dire que le problème de l'Union des Eglises soit à la veille de recevoir une solution — ni même qu'il puisse être encore posé nettement devant la conscience chrétienne.

Avant d'arriver à ce point, il faut franchir une étape. De même que deux nations qui veulent conclure une alliance commencent par se tâter et s'examiner et s'habituer l'une à l'autre dans une entente,

de même les Eglises chrétiennes qui sentent qu'elles doivent s'unir et qu'un jour viendra où elles s'uniront en effet, doivent préparer cette union en essayant d'abord d'un rapprochement.

Il me semble que nous touchons ainsi à l'avenir immédiat des Eglises et que personne ne peut nous accuser de prendre nos rêves pour des réalités ; car, c'est la réalité elle-même qui va au devant de nos rêves. Les Eglises sortent d'une période et d'une méthode désormais périmée d'isolement indifférent et hostile, pour entrer dans la période et dans la méthode du rapprochement et de la fraternelle entente.

Ce qui fait que ce mouvement de rapprochement religieux est irrésistible, c'est qu'il n'est pas la conséquence d'un plan, d'une volonté concertée qui poursuivrait par ce moyen des buts bien étudiés — les plans humains sont toujours courts par quelque endroit et il est rare qu'ils soient compris par ceux qui doivent en être les bénéficiaires, même par ceux qui doivent les exécuter — mais le mouvement de rapprochement est instinctif, mieux il fait partie intégrante d'un mouvement plus vaste, d'un courant profond, bref il s'inscrit dans les faits, il se fait sous nos yeux sans que personne ait spécialement voulu le faire. Ces mouvements là, dus à l'instinct de conservation et à une sorte de nécessité humaine, se développent toujours d'une manière implacable.

Voyez en effet la transformation qui s'est opérée dans le monde. Autrefois les penseurs étaient isolés et entre les races se dressaient des murs qui empêchaient la communication des idées. Aujourd'hui tout homme qui pense appartient à l'humanité. Il n'y a plus de frontières pour l'intelligence : les manifestations de l'esprit se propagent rapidement dans

le monde entier. Une doctrine, un point de vue nouveau sur une doctrine, ne peuvent pas rester l'apanage exclusif d'une race : la presse s'en empare et les diffuse dans le monde. Un fait nouveau, un évènement qui ébranle la conscience morale ou la conscience religieuse, ne se consume pas sur place, perdant parce qu'il est ignoré sa force de rayonnement ; mais en quelques secondes la télégraphie sans fil l'a porté aux extrémités de l'univers. Ainsi, sur toutes les questions s'établit une opinion mondiale qui a des fluctuations, des hésitations et des contradictions, mais qui n'en juge pas moins sans appel.

Comment voulez-vous qu'à l'heure où la pensée et la moralité sont ainsi emportées par ce courant, les Eglises restent isolées ? Qu'elles le veuillent ou non, elles deviennent justiciables de la conscience universelle, d'une sorte de conscience commune qui émane d'elles. Et alors, de deux choses l'une : ou elles boudent les évènements et s'enferment dans un particularisme intransigeant — et alors peu à peu elles tombent en dehors du courant vital et deviennent des forces mortes, des souvenirs — ou bien voulant garder leur rôle qui est de former et de guider la conscience universelle, elles entrent résolument dans le courant des faits, elles acceptent cette situation nouvelle d'une humanité unifiée dans la pensée, et pour pouvoir la guider plus efficacement, elles se rapprochent les unes des autres, échangent leurs idées, leur puissance et leur richesse de pensée et décuplent leur activité par l'apport de l'activité voisine. Par la force des choses, donc, les Eglises chrétiennes se rapprochent parce qu'elles veulent vivre.

La guerre leur aura apporté un nouveau motif de sortir de leur isolement. La guerre qui a bouleversé

le monde a mis en relief une fois de plus, mais cette fois d'une manière tragique, les dangers de l'isolement et du particularisme. Il peut sembler parfois que l'égoïsme national concourt à la prospérité du pays ; mais l'habitude de ne voir que soi favorise les entreprises de brigandage des peuples de proie qui ont tout le loisir de préparer et d'exécuter leurs plans de domination universelle. Les nations qui n'avaient voulu voir que leurs intérêts personnels et immédiats se réveillent un matin au milieu d'une guerre qui les entraîne dans ses conséquences désastreuses. On s'est dit alors qu'il fallait en finir et par un rapprochement organisé de tous les peuples, empêcher le retour de crimes qui déshonorent et affaiblissent l'humanité. Je ne sais pas quel sort l'avenir réserve à l'idée qui est sortie de ce besoin, à la Société des Nations. Mais que cette société soit universelle ou constituée par de larges groupements, qu'elle soit une force matérielle ou un rêve, il est certain que l'humanité tente de marcher vers cette forme nouvelle du monde. Elle le tente parce qu'elle veut vivre.

Dans ce rapprochement politique elle entraînera nécessairement les Eglises. Autrefois les papes avaient rêvé de cette organisation pacifique du monde chrétien. Il n'y a peut-être pas assez de foi aujourd'hui pour qu'elle soit possible ; mais la religion, et on s'en aperçoit bien, reste la grande force d'union dans le monde. Dès lors, les Eglises seront fatalement amenées à entendre le muet appel qui de toutes parts monte vers elles ; et pour assurer ces rapprochements politiques des peuples pour la paix, pour sauver la paix dans le monde, travaillant à une œuvre commune, elles se rapprocheront elles-mêmes dans une fraternité religieuse qui sera déjà un exemple.

De bons esprits pensent d'ailleurs que pour tous ces peuples, qu'ils soient isolés et même ennemis, ou rapprochés et unis, il y a un grave danger qui les guette, un danger chaque jour plus pressant, le danger d'un bouleversement social qui détruisant en quelques heures l'organisation qui nous protège et l'ordre, lui substituerait l'anarchie et le néant du désordre. Ce danger là a des sources politiques, sociales, historiques que je ne veux pas considérer ; mais il a surtout une source morale. L'homme veut se faire sa vie indépendante et joyeuse : libéré de tout principe moral, entraîné par des passions exigeantes, il s'emporte à supprimer tout ce qui le gêne et à prendre par la force tout ce que la loi lui refuse. Les peuples ont d'abord joué avec ce danger et ils ont flatté l'ennemi pour l'endormir ; puis ils ont essayé d'enfermer ses passions dans des règlements qui ont pour but de les satisfaire légalement ; mesures impuissantes — ils ont alors essayé de la contrainte qui a provoqué la révolte et voilà que nous sommes au bord du gouffre. Il sont nombreux les hommes qui pensent qu'il n'y a plus qu'une force qui puisse nous retenir et nous sauver, qu'il n'y a plus dans le monde qu'une force d'ordre non usée, et que c'est la force religieuse, et nommément la force chrétienne — conçue non pas certes comme le dernier gendarme, mais comme la charité victorieuse qui touche les cœurs, limite les passions et règle les consciences. Pour opérer ce salut du monde, toutes les Eglises chrétiennes seront debout ; mais travaillant à la même œuvre, comme je vous le disais hier au soir, et avec des moyens analogues, fatalement elles en viendront à se rapprocher et à mettre en commun des méthodes et des ressources d'apostolat.

D'ailleurs, si par impossible elles restaient indif-

férentes à ce danger qui menace l'humanité, et si elles s'enfermaient dans les temples pour s'absorber dans leur liturgie, un ennemi toujours en éveil viendrait les y chercher et les provoquer à l'action, à la défense. C'est que le doute ne nous est plus permis et si nous ignorions l'histoire, il suffirait d'ouvrir des yeux clairs sur la réalité actuelle. La lutte qui s'est engagée depuis toujours entre le christianisme œuvre de Jésus et le monde, a pris dans les temps modernes, en Europe depuis le XVIII^e siècle, une particulière âpreté. Cette lutte n'a rien en soi qui nous déconcerte ; quand Jésus demandait au Père l'unité de ses enfants, il annonçait en même temps que le monde les détesterait d'une haine instinctive et qu'ils auraient besoin de cette unité pour résister à cette haine. Mais si naturelle que nous semble cette lutte, elle est devenue si vive, elle menace ici ou là d'une manière si pressante l'institution chrétienne toute entière, qu'elle a porté l'angoisse dans nos âmes. Le danger est plus ou moins immédiat suivant les pays ; mais il est partout et partout le même. Tout ce qui est vraiment et profondément chrétien est battu en brèche par des ennemis organisés. En butte aux mêmes attaques, il n'est pas possible que les Eglises chrétiennes ne soient pas rapprochées par la communauté du péril : forcément pour défendre un héritage commun contre un ennemi commun, elles emploieront la même tactique, feront entendre les mêmes paroles et s'emprunteront mutuellement des méthodes et des arguments. C'est le rapprochement qui se fera nécessairement parce que les circonstances l'opéreront d'elles-mêmes.

Ainsi donc l'unification du monde qui vit de plus en plus des mêmes idées et veut à tout prix éviter la guerre destructrice, le danger commun que la révo-

lution sociale fait courir à la civilisation humaine, le danger commun à toutes les Eglises chrétiennes attaquées par les mêmes ennemis, opéreront fatalement, opèrent tous les jours sous nos yeux, le rapprochement moral et religieux de tous ceux qui dans le monde se réclament de Jésus. C'est un reclassement des hommes qui se fait chaque jour un peu plus ; il n'y aura bientôt plus, tant l'évolution est rapide, que deux camps : les tenants de la civilisation chrétienne et ses ennemis. Dans de pareilles conjonctures l'émiettement est la mort : seuls vivront les individus associés en groupes, seuls vivront les groupes soudés en fédération. Tout le monde le comprend, les ennemis de l'ordre le comprennent et ils sont unis par-dessus les frontières civiles ; les Eglises chrétiennes le comprennent aussi et bien des symptômes dont je vous ai cités quelques-uns nous prouvent qu'elles sentent la nécessité d'une mentalité nouvelle pour faire face à une situation nouvelle et qu'elles marchent vers le rapprochement.

Le rapprochement voilà l'œuvre de demain, l'œuvre qui se fait et à quoi il faut collaborer.

Evidemment le rapprochement n'est pas l'union, pas plus qu'une entente n'est une alliance. L'union est charité, l'union est amour, l'union est obéissance au même chef, participation aux mêmes sacrements, fusion des âmes dans une même vie religieuse. Mais justement cette union est rendue impossible par des ignorances et des préjugés que le rapprochement fera disparaître. Lorsque les chrétiens se connaîtront mieux, quand ils auront travaillé, lutté et souffert ensemble, ils s'apercevront qu'ils ont la même foi et le même amour du Christ et qu'ils ne sont séparés que par des préjugés misérables, par l'amour-propre et par l'orgueil ; et un jour, ils se

diront qu'il n'est pas permis de contrister plus longtemps le cœur du divin Maître et oubliant le passé, ils s'embrasseront dans l'Unité.

Combien de temps faudra t-il pour que cette évolution s'accomplisse ? Cela dépend de nous. Si nous sommes fidèles à employer les moyens que j'ai indiqués hier au soir, nous pouvons abréger le temps de l'épreuve. Appliquons-nous à réaliser entièrement pour nous-mêmes l'idéal de Jésus, élargissons nos âmes, faisons-nous des âmes plus libérales, plus charitables, plus ouvertes à la véritable pensée de Jésus qui est union et amour ; nous transmettrons ainsi à la génération qui vient une âme chrétienne élargie et donc plus rapprochée de l'unité ; elle à son tour ajoutera à l'ampleur de cette charité libérale, et le progrès s'accroissant ainsi avec les générations qui se passeront la flamme allumée par nous, un jour viendra où cette flamme hésitante d'abord deviendra une torche ardente qui brûlera toutes les scories de la haine et l'Union sera faite dans les cœurs ; la décréter dans les faits ne sera plus alors qu'une formalité facile.

En tout cas, je veux vous dire en terminant et sans aucun esprit de polémique — vous avez dû sentir certes que la polémique était loin de ma pensée — je veux donc dire qu'il faut se hâter de travailler au rapprochement et à l'union, parce que le monde chrétien est menacé d'une autre union qui serait une contrefaçon de l'Unité voulue par le Christ et la compromettrait irrémédiablement. Des hommes sincères qui attachent peu d'importance à l'Eglise et se contentent de l'esprit religieux, de la tendance religieuse, ont eu la pensée de réduire le christianisme au minimum, de le détacher de toute forme définie et de l'abaisser suffisamment pour qu'il fût

au niveau des chrétiens les moins exigeants : ils ont fait ainsi une sorte de christianisme laïcisé, sans dogmes et sans Eglise, et ils ont entrepris de le répandre à travers le monde et de réaliser l'unité chrétienne du monde autour de ces vagues aspirations religieuses. Si la doctrine est vague, la propagande qui la répand est organisée et solide ; elle est conçue comme une entreprise de publicité ; et les Américains qui en ont la conduite y apportent cet entrain et cette suite dans les idées qui est leur marque propre ; ils y apportent aussi un peu d'impérialisme, se croyant appelés à la conquête religieuse du monde.

Assurément le danger n'est pas grand là où le christianisme est fort et vivant ; on ne change pas de religion ou d'Eglise pour descendre. Mais il est grand là où le christianisme est faible parce que le nouveau méthodisme américain apparaît comme un renouveau religieux. Quel danger pour la Russie, quel danger pour l'Orient, qui sortant des convulsions de la guerre, cherchent leur voie !

Or, ce serait une grave défaite de l'esprit chrétien si l'union se faisait par en bas. L'union n'a de sens et de valeur que si elle fait monter ceux qui s'unissent. S'il faut descendre pour s'unir, mieux vaut rester isolés. D'autant plus qu'il faut voir clair dans le problème : ce que nous voulons sauver c'est la pensée de Jésus, c'est le christianisme, parce que le christianisme est l'axe du monde ; eh ! bien, le Christianisme ne peut vivre que dans la forte armature du Catholicisme. Si Jésus a voulu fonder une Eglise organique, c'est qu'il la savait nécessaire au maintien de sa pensée et de son œuvre.

Ainsi donc le moment est venu, si nous voulons éviter la catastrophe d'une contrefaçon de l'union

chrétienne en dehors de l'idée d'Eglise, de travailler au rapprochement et à l'union des chrétiens dans l'Eglise. Nous savons que nous réalisons ainsi la pensée profonde de Jésus, la volonté de Dieu. Et de même que nous avons prié pour l'Eglise Anglicane, pour l'Eglise Russe, pour les Eglises Orientales, je vous demande de considérer ce soir comme réalisée l'Eglise Catholique universelle, unissant en elle toutes les Eglises particulières, et de prier pour cette Eglise universelle en disant tous ensemble dans un véritable esprit d'unité la prière que dans le monde entier répètent tous les chrétiens de toutes les confessions, le *Notre Père*, qui exprime si bien la totalité des sentiments du catholicisme.



This image shows a blank, aged, cream-colored page, likely an endpaper or flyleaf from an old book. The paper has a slightly textured appearance with some minor discoloration and faint horizontal lines, possibly from the scanning process or the original paper's grain. There are no markings, text, or illustrations on the page.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

LETTRE DE S. S. LE PAPE LÉON XIII.

*A tous les fidèles qui liront ces lignes,
salut et bénédiction apostolique.*

C'est un vœu vraiment maternel que celui que forme l'Eglise, lorsqu'elle demande incessamment à Dieu, pour tous les peuples chrétiens de la terre une seule foi dans la pensée, une même piété dans l'action. Pour Nous pareillement qui remplissons ici bas les fonctions du divin Pasteur et Nous efforçons de réaliser ses intentions, Nous n'avons jamais cessé d'en provoquer l'accomplissement par tous les moyens, dans les nations catholiques, et c'est avec plus d'ardeur encore que Nous y excitons encore aujourd'hui les nations que l'Eglise, depuis longtemps, désire vivement rappeler à elle. D'où viendront surtout les grâces et les secours nécessaires à cet accomplissement de Nos desseins et à la satisfaction de Nos sollicitudes, c'est ce qui n'est pas obscur et devient plus clair de jour en jour : ils viendront de Celui qui est appelé à bon droit le Père des miséricordes, et qui a le pouvoir tant d'illuminer les esprits que de tourner avec bonté les volontés vers le chemin du salut.

Il est impossible aux catholiques de ne pas voir combien sont graves et importantes les choses que Nous avons entreprises, puisqu'il s'agit et de l'accroissement de l'honneur rendu à Dieu, et de la gloire du nom chrétien, et du salut éternel d'un grand nombre d'âmes. S'ils considèrent la question consciencieusement et religieu-

sement comme il convient, ils sentiront certainement s'allumer en eux la flamme puissante d'une charité supérieure, de cette charité qui ne refuse aucun travail pour Dieu, et qui fait tout tenter à des chrétiens pour le salut de leurs frères. Il en résultera, conformément à notre vif désir, que tous s'uniront à Nous avec zèle, non seulement par leur confiance en une heureuse issue de Nos projets, mais encore par le haut concours qu'ils pourront nous donner, celui surtout qui découle d'humbles et pieuses prières.

Aucun temps ne nous paraît plus propre à l'exercice de ce devoir que celui où jadis les Apôtres, après l'Ascension du Seigneur, se rassemblèrent en un seul lieu, *persévérant unanimement dans la prière avec Marie, mère de Jésus* (1), attendant la vertu d'en haut promise par le Christ et tous les dons de la grâce. C'est en effet dans cet auguste Cénacle, et à partir de cette mystérieuse descente du Paraclet que l'Eglise déjà conçue par Jésus-Christ, et née par sa mort, commença, comme sous l'heureuse impulsion d'un souffle divin à remplir sa mission parmi les peuples, qu'elle devait tous amener à la même foi et à la rénovation des mœurs par la vie chrétienne. En peu de temps les fruits de cet apostolat apparurent nombreux et insignes, parmi lesquels cette souveraine union des cœurs qu'on ne saurait trop proposer à l'imitation. *La multitude des croyants n'était qu'un cœur et qu'une âme* (2).

Pour cette cause, Nous avons jugé bon d'insister et d'exhorter la piété des catholiques, afin qu'à l'exemple de la Vierge Marie et des saints apôtres, ils veuillent bien, durant la neuvaine de la prochaine fête de la Pentecôte, adresser à Dieu des prières communes, avec une ardeur particulière et répétant cette supplication : *Emitte Spiritum tuum, et creabuntur et renovabis faciem terræ*. Il est permis, en effet, d'attendre des biens très grands

(1) *Act.*, I, 14.

(2) *Act.*, IV, 32.

et très salutaires de Celui qui est l'Esprit de vérité, qui a révélé les secrets de Dieu dans les Ecritures et qui soutient l'Eglise par sa perpétuelle présence; source vive de sainteté par qui les âmes régénérées retrouvent l'adoption divine, se développent et se perfectionnent admirablement en vue de l'éternité. En effet, de la grâce multiple de cet Esprit découlent dans les âmes, comme un perpétuel présent, la lumière divine et le zèle, la guérison et la force, le soulagement, le repos, tout désir du bien et toute fécondité en bonnes œuvres. Enfin ce même esprit agit par sa vertu dans l'Eglise, de telle sorte que si le Christ est dignement appelé le *chef* de ce corps mystique, il peut lui-même par une comparaison analogue, en être appelé le cœur : car « le cœur a une certaine influence secrète, et c'est pour cela qu'on peut comparer au cœur l'Esprit saint qui vivifie et unit invisiblement l'Eglise (1). »

Puisque cet Esprit est *tout charité* et que ses œuvres sont spécialement considérées comme œuvres de l'amour, il y a lieu d'espérer fermement que par lui, l'esprit d'erreur se dissipant et l'esprit de malice étant réfréné, l'union et la communauté des esprits qui convient aux enfants de l'Eglise deviendront plus étroites et plus solides. Que les fidèles suivent l'avertissement de l'Apôtre, évitent toute dispute, rapprochent leurs pensées, se pénètrent tous de la même charité (2); et que, Nous comblant ainsi de joie, ils forment sous la diversité de noms de peuples une robuste et florissante patrie. Cet exemple d'une chrétienne concorde entre catholiques, ces prières instantes pieusement adressées à l'Esprit divin, seront de nouveaux gages d'espoir dans l'œuvre de la réconciliation de nos frères séparés, œuvre qui consiste à amener ceux-ci à sentir en eux-mêmes comme *dans le Christ Jésus* (3), à posséder un jour la même foi, la même espé-

(1) *Summa th.* S. Thomæ, p. III, q. VIII, art. I, ad. 3.

(2) *Philipp.*, II, 2, 3.

(3) *Ib.*, 5.

rance que nous, réunis à nous par les liens si désirables d'une parfaite charité.

Mais, outre les grâces particulières que tous les fidèles qui auront répondu de bon cœur à Notre exhortation obtiendront de Dieu pour prix de leur zèle et de leur amour fraternel, il nous plaît de puiser largement dans le trésor de l'Eglise pour y ajouter la récompense des saintes indulgences.

C'est pourquoi, à tous ceux qui durant les neuf jours qui précèdent la Pentecôte adresseront pieusement chaque jour quelques prières particulières, soit privées, soit publiques, Nous accordons pour chacun de ces jours une indulgence de sept ans et sept quarantaines. Nous accordons de plus une indulgence plénière pour un quelconque de ces jours ou pour le jour même de la Pentecôte, ou pour un quelconque des huit jours qui suivront à ceux qui, régulièrement confessés et absous, et nourris du pain eucharistique, adresseront des prières à Dieu dans l'intention que Nous avons exprimée plus haut. Nous accordons aussi à ceux qui, dans leur piété, renouvelleront leurs prières dans les mêmes conditions durant les huit jours qui suivent la Pentecôte, la faculté de gagner une seconde fois l'indulgence. Nous déclarons et ordonnons, par Notre autorité, que ces indulgences sont applicables, par mode de suffrage, aux âmes condamnées aux flammes du Purgatoire et qu'elles pourront être gagnées chaque année à l'avenir, en observant d'ailleurs toutes les conditions requises par le droit et la coutume.

Donné à Rome, auprès de Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le cinquième jour de mai, l'an 1895, de Notre Pontificat, le dix-huitième.

LÉON XIII, pape.

LÉON XIII PAPE

AUX PATRIARCHES, PRIMATS, ARCHEVÊQUES, ÉVÊQUES
ET AUTRES ORDINAIRES
EN COMMUNION AVEC LE SIÈGE APOSTOLIQUE

Vénérables Frères, salut et bénédiction apostolique.

La mission divine que Jésus-Christ a reçue de son Père, et dont il s'est très saintement acquitté en vue du genre humain, a pour fin dernière la béatitude des hommes au sein de la gloire éternelle ; mais elle a pour fin prochaine, dans cette vie, la possession et l'entretien par les hommes de la grâce divine destinée à s'épanouir en vie éternelle dans le ciel. C'est pourquoi le Rédempteur lui-même ne cesse d'inviter, avec une extrême bienveillance, les hommes de toute langue et de toute nation à se réunir dans le sein de son Eglise. *Venez à moi, tous ; Je suis la vie ; Je suis le Bon Pasteur.* Toutefois, ce Rédempteur, selon ses desseins profonds, n'a pas voulu terminer et achever par lui-même cette mission dans tous les endroits de la terre ; mais, après avoir reçu l'œuvre de son Père, il l'a transmise au Saint-Esprit pour que celui-ci la couronnât.

Il est agréable de rappeler les paroles que le Christ, sur le point de quitter la terre, prononçait au milieu de ses disciples : « Il est bon pour vous que je m'en aille ; si, en effet, je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous ; si, au contraire, je m'en vais, je l'enverrai vers vous. » (Joan., xvi, 7). En disant cela le Christ a donné la meilleure raison possible de son départ et de son retour vers son Père, à savoir les avantages qui devaient résulter pour ses disciples de la descente de l'Esprit-Saint. Il a montré en même temps que cet Esprit-Saint était envoyé par Lui comme par son Père, qu'il procédait de Lui comme du Père, et qu'il terminerait, comme invocateur, consolateur, précepteur, l'ou-

vrage accompli par le Fils dans sa vie mortelle. C'est en effet à la multiple vertu de cet Esprit, qui, lors de la création du monde, « orna les cieux. » (Job, xxvi, 13) et « remplit la sphère du monde » (Sap., 1, 7), que la conclusion de l'œuvre rédemptrice était providentiellement réservée.

Nous Nous sommes continuellement efforcé, avec le secours du Christ conservateur des hommes, prince des pasteurs et gardien de nos âmes, d'imiter les exemples qu'il nous a donnés. Nous Nous sommes religieusement attaché à la fonction qu'il a confiée aux apôtres, et particulièrement à Pierre « dont la dignité, même dans un héritier indigne, ne défailloit pas. » (*Leo M., serm. II in anniv. ass. suæ*). Pénétré de ce dessein, Nous avons voulu que tous Nos travaux entrepris et poursuivis par Nous durant Notre pontificat, déjà si long, conspirassent à deux fins principales : en premier lieu la restauration de la vie chrétienne dans la société civile et domestique, tant chez les princes que chez les peuples, parce que, chez tous les hommes, il n'y a pas de véritable vie qui ne découle du Christ ; en second lieu, la réconciliation de tous ceux qui, par la foi ou par l'obédience, se trouvent séparés de l'Eglise ; puisque, très certainement l'intention du Christ est de les réunir tous dans un seul bercail sous un seul Pasteur

Aujourd'hui que Nous voyons s'approcher le terme de Notre vie, Nous éprouvons, plus vivement que jamais le désir de recommander à l'Esprit-Saint, qui est Amour vivifiant, l'œuvre de Notre Apostolat, telle que nous l'avons conduite jusqu'ici, afin que cet Esprit la rende féconde et en fasse mûrir les fruits. Nous avons résolu, pour que ces fruits soient meilleurs et plus abondants, de vous adresser la parole aux environs des fêtes de la Pentecôte, en vous parlant de la présence et de la vertu merveilleuse de l'Esprit-Saint, et en vous rappelant combien, soit dans l'Eglise en général, soit dans chaque âme, Il agit et exerce d'heureuses influences, grâce à l'admirable abondance de ses dons supérieurs. De là vient, — chose que Nous désirons avec ardeur, — que la foi au

mystère de l'auguste Trinité s'entretient et se ranime dans les esprits, et que surtout la piété augmente et s'embrase à l'égard de l'Esprit divin, à qui tout homme doit principalement rendre grâce toutes les fois qu'il obtient de suivre les voies de la vérité et de la justice. Car, comme l'a dit saint Basile, « qui niera que les dons, faits à l'homme par Dieu et par Notre Sauveur Jésus-Christ selon la bonté de Dieu, produisent leurs fruits par la grâce de l'Esprit? » (*De spiritu sancto*, c. xvi, n^o 39.)

... Vous connaissez maintenant, Vénérables Frères, les avis et les exhortations qu'il Nous a plu de publier pour promouvoir le culte de l'Esprit-Saint. Nous n'en doutons pas, ces conseils, avec le secours de votre zèle porteront des fruits excellents parmi le peuple chrétien. Pour parvenir à ce but, Nous ne négligerons de Notre côté aucun effort et Nous Nous proposons de nourrir et de faire progresser cette piété par tous les moyens qui nous paraîtront favorables.

Cependant, puisqu'il y a deux ans, par Notre lettre *Provida matris*, Nous avons recommandé pour la Pentecôte des prières propres à hâter l'accomplissement de l'unité chrétienne, il Nous plaît de prendre à ce sujet quelques décisions plus étendues.

Nous décrétons donc et Nous ordonnons que, dans tout le monde catholique, cette année et toutes celles qui suivront, une Neuvaine soit faite avant la Pentecôte dans toutes les églises paroissiales et, si l'Ordinaire le juge utile, dans les autres églises et sanctuaires. A tous ceux qui auront pris part à cette Neuvaine et prié à Nos intentions, Nous accordons en Dieu une Indulgence de sept ans et de sept quarantaines pour chaque jour, puis une Indulgence plénière pour l'un de ces jours, la fête même de la Pentecôte ou l'un des jours de l'octave, à tous ceux qui, s'étant confessés et ayant fait la sainte communion, prieront pieusement à Nos intentions.

Nous voulons faire participer également à ces avantages ceux qui, pour un motif légitime, seront empêchés de prendre part à ces prières publiques ou ceux dans l'église desquels elles ne pourront être faites d'après le

jugement de l'Ordinaire, pourvu toutefois qu'ils fassent une neuvaine en leur particulier et remplissent les autres conditions prescrites.

En outre, il Nous plaît d'attribuer à perpétuité, du trésor de l'Eglise, à ceux qui en public ou en particulier, réciteront chaque jour, suivant leur piété, des prières au Saint-Esprit, dans l'octave de la Pentecôte jusqu'à la fête de la Sainte-Trinité, et qui satisferont aux autres conditions, la faculté de gagner les deux Indulgences Nous accordons en outre que toutes ces Indulgences pourront être attribuées, par suffrage aux âmes du purgatoire.

Maintenant Notre esprit se reporte aux vœux que Nous émettions au début. Nous demandons et demanderons encore leur réalisation à l'Esprit-Saint en d'ardentes prières. Associez-vous, Nos Vénérables Frères, à ces supplications et que toutes les nations catholiques joignent leurs voix à la Nôtre en employant l'intercession de la très puissante et bienheureuse Vierge. Vous savez quels liens intimes et admirables l'unissent au Saint-Esprit dont elle est appelée l'épouse immaculée. Sa prière a été très efficace pour le mystère de l'Incarnation et pour la descente du Saint-Esprit sur les apôtres.

Qu'Elle fortifie Nos communes prières de son bienveillant suffrage, afin que, pour ceux qui peinent dans le monde entier, soient accomplis par l'Esprit-Saint les prodiges qui ont été célébrés dans la prophétie de David. « Vous enverrez votre Esprit-Saint et tout sera créé et Vous renouvellerez la face de la terre » (*Ps. III, 30.*)

Comme gage des faveurs célestes et en témoignage de Notre bienveillance, recevez, Vénérables Frères, pour vous, pour votre clergé et pour votre peuple, la bénédiction apostolique que Nous vous accordons très affectueusement dans le Seigneur.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 9 mai 1897, la vingtième année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, pape.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Avertissement</i>	1
I — L'Eglise fondée par Notre-Seigneur Jésus-Christ a été établie dans l'unité.	3
II. — La mission du Saint-Esprit dans l'Eglise est une mission d'unité.	15
III. — Les péchés contre l'unité; le schisme; la résis- tance à l'Union	26
IV. — Comment l'Eglise Romaine pose le problème de l'Union	37
V. — L'Eglise Anglicane	47
VI. — L'Eglise Russe	58
VII. — Les Eglises Orthodoxes	70
VIII. — Moyens de hâter l'Union	81
IX. — L'avenir du problème de l'Union	91
Pièces justificatives	102

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

520 EAST 58TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

IMPRIMERIE EUGENE PICQUOIN

53, RUE DE LILLE, PARIS

3.70

0.45



i, rt



C0-ANE-082

